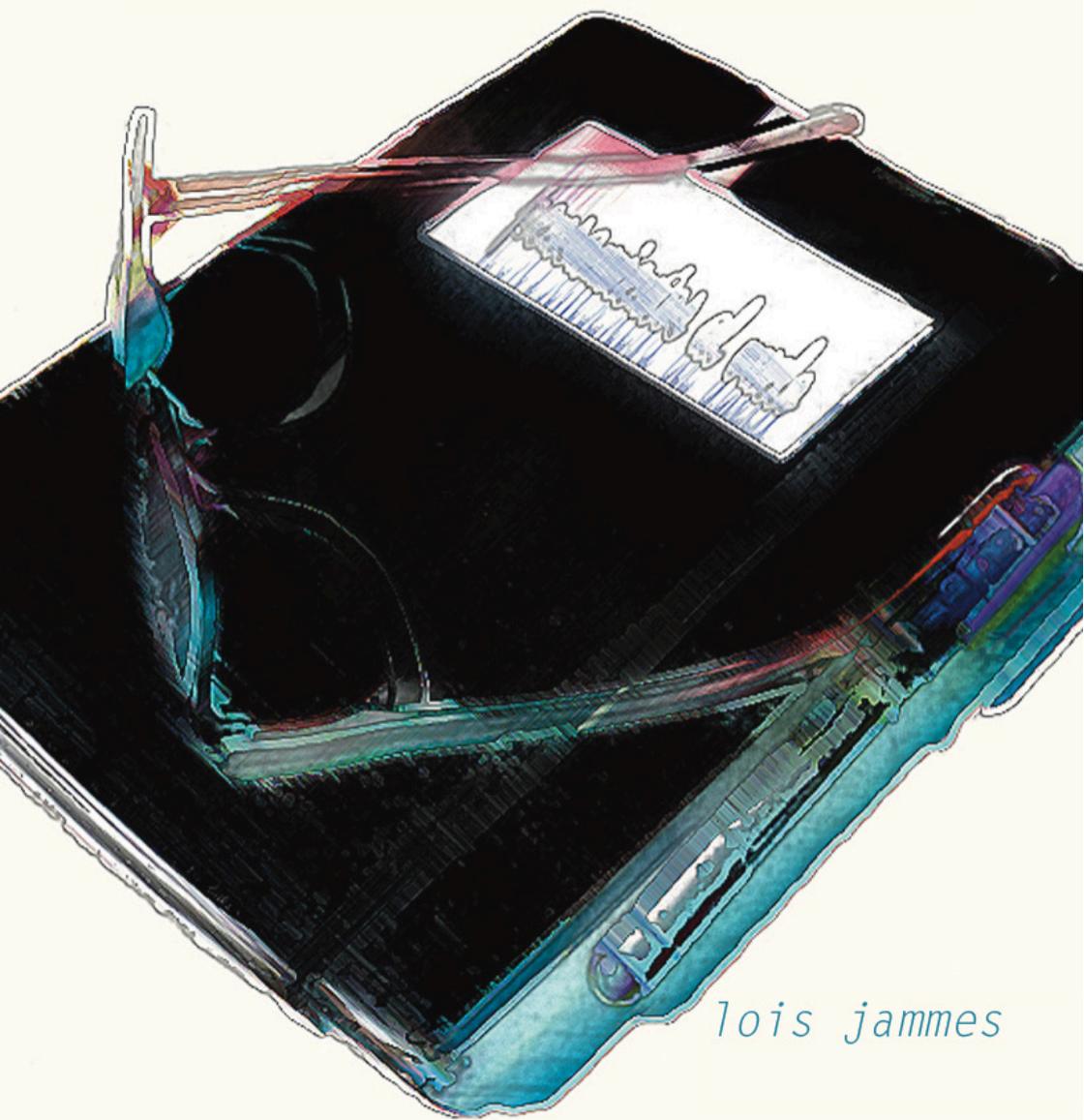


*Le fatras de
Lug*



lois jammes



© la cigogne, printemps 2022
Penmarc'h — Bretagne
jammeslois@gmail.com

Le fatras de Lug

lois jammes

Avertissement de l'éditeur

Fatras: *Au fig* Ramassis d'idées, de paroles et surtout d'écrits, formant un ensemble disparate et incohérent.

Cette définition du Trésor de la Langue Française convient parfaitement à ce carnet. Une écriture spontanée sans recherche de style, un aspect disparate et parfois répétitif, de longues interruptions dans les dates... me donnent l'impression que Lug y jetait ses réflexions quand l'envie lui en prenait. Que cherchait-il en les couchant sur le papier? avait-il un but ou n'était-ce qu'un exercice pour éclaircir ses pensées? Il rirait sans doute de ces questions.

Certains chercheront à discerner le caractère du personnage derrière les lignes, d'autres y trouveront le reflet d'eux-mêmes, d'autres encore manifesteront leur désaccord. Et pourquoi ne pas prendre ces lignes comme un point de départ? continuer la réflexion? Les chemins sont multiples.

Aucun texte ne se suivant, papillonner à loisir entre les pages est une méthode qui aurait certainement plu à Lug.

Mis pensamientos al vuelo

(Mes pensées au vol ou le vol de mes pensées?)

Avril 2004 – On vient de m’offrir un Moleskine noir, que j’étrenne avec ce titre en recopiant quelques billets épars.

Santa Cruz avant 1998.

Obscurité.

La peur n’est qu’une : l’inconnu.

Génétique.

La femelle recherche la sécurité car elle est biologiquement programmée pour assurer la survie de l’espèce. Rien ne l’arrêtera pour satisfaire ce besoin. Voilà pourquoi le taux de divorce est plus élevé chez les chômeurs, et pourquoi les vieux cons pleins de fric ont toujours des minettes autour d’eux.

Progrès.

Plus nous avons accès à l’information, plus nous sommes ignorants.

Plus nous développons nos communications, plus nous sommes seuls...

Mondes parallèles.

Eux : assis côte à côte, ils regardent les dunes.

Elle : liberté des déserts, ondes sensuelles des courbes brunes.

Lui : tas de sable, silice pure, de quoi faire fortune...

Vous disiez eux ?

[Idée similaire rencontrée plus tard chez Pierre Rabhi avec un arbre – beauté versus stères de bois].

Raison et émotion.

Une des clés du succès ? Bien plus que la volonté, rationnelle, ce sont le désir et la passion qui nous mènent au but. Monsieur Descartes, votre logique et votre raison ont pris trop de place dans ce monde. Le monde émotionnel est chaud et prend feu quelquefois. Le monde rationnel est froid et implacable. Il faut savoir combiner les deux. L'émotion est la force, la raison en est le régulateur.

La nature et l'humain.

L'humain est seulement une partie de la nature. Une partie ne peut vaincre le tout, sinon ce n'en est plus une. Lorsque l'humain entreprend de détruire la nature, il se détruit lui-même. L'humain disparaîtra, la nature restera.

L'ignorance.

L'ignorant vit dans un monde clos.

L'ignorant n'écoute pas, il s'entend parler.

L'ignorance n'a rien à voir avec le degré de connaissance d'une personne.

Vaccin contre l'ignorance : la simplicité.

Recette pour faire un ignorant : bien mélanger pas mal

d'orgueil et une bonne dose d'égoïsme avec beaucoup de peur de l'autre.

L'ignorant ignore qu'il est ignorant, sinon il ne le serait plus.

Santa Cruz, 23 mai 1998.

Que ce soit par la science ou en créant un parc national, nous les écologistes, nous essayons de fixer quelque chose qui, par définition, est fluide et changeant : la vie.

Ce n'est pas en cloisonnant et en étiquetant que nous éviterons la perte de la biodiversité.

Santa Cruz, 24 mai 1998.

Les États-Unis sont le leader incontestable du système. À mesure que ce système se dégrade, comme on peut le pressentir actuellement par son incapacité à résoudre les problèmes de pauvreté, d'environnement ou autre, ce pays deviendra de plus en plus fondamentaliste et voudra défendre sa vérité par tous les moyens. Par conséquent, c'est l'ennemi futur. C'est un cycle qui se répète sans cesse dans l'histoire : celui qui arrive au sommet s'y cramponne mais ne peut monter plus haut. Il ne lui reste plus qu'à descendre ou, souvent, tomber.

Santa Cruz, retour de Charagua, 24 mai 1998.

À une amie : au cours de nos conversations, nos silences ont été plus éloquents que les mots. Parfois, prendre des résolutions dans la vie est un peu comme se trouver face à un ruisseau un peu large. Tu tournes, hésites, tergiverses, cherches le meilleur endroit. Tu te décides et te dégonfles. Mais au fond de toi, tu sais qu'il te faut traverser.

Salar de Uyuni, 7 juin 1998.

Voilà deux jours que je suis seul sur l'île Pescado pendant que des touristes, que j'ai amenés de Santa Cruz en avionnette, font du vélo sur le salar.

Il y a quelque chose de très impressionnant sur cette île perdue au milieu d'une immense étendue de sel, la plus grande du monde. Bien plus que l'exceptionnel paysage, bien plus que les cactus géants ou les viscaches qui prennent le soleil sur les rochers, c'est le silence qui s'impose et vous enveloppe d'une chape qui devient très vite pesante. J'ai entendu deux cris d'oiseaux, deux avions qui passaient dans le ciel, la petite souris qui fouille parfois dans mes provisions la nuit ainsi que le vent dans mes vêtements. Tout le reste vient de moi-même : les gargouillis des intestins, les battements du cœur et le sang dans les artères, la respiration, ou encore le crissement des pas sur le sel. Tout cela est considérablement amplifié *en négatif* par l'absence de bruits extérieurs.

J'avais déjà eu un aperçu palpable du silence dans une caverne pendant une vingtaine de minutes, mais trois jours, c'est une autre expérience. J'explore l'île ou je ramasse de jolis cailloux, je marche sur le salar en chaussettes (j'ai une ampoule), mes yeux sont occupés et j'en oublie mes oreilles. J'ai envie de chanter, sans trop de succès, je crie et je ne sais pas si ma voix porte à un kilomètre ou à un mètre. Le soir, le moment du dîner rassure par le ronflement du camping-gaz et les borborygmes de l'eau qui bout. Pendant ce temps se déroule le film muet des magnifiques couchers de soleil suivis de la lune et des étoiles qui montent dans le ciel. Je fais durer la cuisine car j'ai décidé de ne pas me coucher avant Sirius, ce qui doit correspondre à huit heures et demie environ. La

lune éclaire l'entrée de la grotte d'où je surplombe le lac de sel. Le froid se fait intense, mais tout aussi silencieux. Bien au chaud dans mon double duvet, je contemple le salar et les étoiles. C'est comme ça que les personnes sourdes doivent voir le monde.

Troisième et dernier jour : l'avion ne veut pas démarrer et reste muet. Me voilà naufragé sur l'île du silence...

Santa Cruz, 22 juin 1998.

Combien de gens pensent aimer alors qu'au fond ils ne cherchent qu'à se rassurer ? Ils confondent le *que puis-je faire pour t'aider à te réaliser ?* avec le *j'ai besoin de toi, donc je t'aime*. Cela me paraît naturel chez les enfants, plus du tout chez les adultes.

Santa Cruz, 29 octobre 1998.

Où que nous allions sur notre belle planète, laissons-y une graine d'amour.

Santa Cruz, 12 décembre 1998.

Lorsqu'on dit *polarité*, on parle forcément d'une chose en opposition à une autre : le chaud et le froid, le bien et le mal, etc., ceci à l'image des pôles terrestres [sens moderne depuis 1900 d'après Hachette. Étymologiquement, le grec *polein* veut dire tourner].

Donc, pour exister, un pôle a besoin de l'autre : il n'y a pas de chaud sans froid, pas de bien sans mal. Il en découle que *combattre le mal* n'a aucun sens dans la mesure où, en supposant qu'on puisse le faire disparaître, on supprimerait aussi le bien.

Est-ce que, tels les vases communicants, *faire le bien* augmente aussi le mal ? Dans la vie de tous les jours, cette

attitude est toutefois préférable car productrice, celle de *combattre le mal* étant réductrice, ce qui n'est pas conforme aux lois du vivant.

Santa Cruz, 20 décembre 1998.

Je n'aime pas le mot victoire. Il n'y a pas de quoi se glorifier d'être le plus fort et de s'être imposé, généralement par la force, mais aussi verbalement, psychologiquement, etc.

Ce mot implique la défaite de l'autre. On a trop tendance à oublier qu'il est aussi un être humain, ou simplement un être vivant. Système d'équilibre de la nature? ...à la longue, la victoire affaiblit souvent le vainqueur et renforce le vaincu.

Santa Cruz, 22 décembre 1998.

Tout remettre en cause, tout le temps, surtout ce qui paraît le plus solidement établi.

Santa Cruz, 3 janvier 1999.

Des mots pêle-mêle que j'aime bien pour ce qu'ils représentent :

agile, souplesse, flexible, tolérance, tranquillité, sérénité, indépendance, émerveillement, tendresse, caresse, sourire, automne, couler, humilité, se lover, fluide, flot, silence, belle, élan, calme, sagesse, imaginer.

Ou simplement pour le son ou l'image :

serendipity (angl), nalga (esp), lua (port), neige, agua (esp), océan, dune, voile, bleu, boréal, lin, ébène, houle, écume, brise, onde, ouragan, murmure, susurrer, cometa (esp), celte.

Catégories arbitraires qui se recourent...

Ciudad Guayana, Venezuela, août 1999, pendant un vol de convoiage entre Miami et Santa Cruz.

Les nomades et le foyer.

Un jour je suis ici, le lendemain je suis là, le monde est ma maison. Je change de pays comme de la cuisine au salon, voilà comment je me sens. Mais comment est-ce de l'être pour toujours? j'ai du mal à l'imaginer. Même les nomades ont un lieu où ils reviennent régulièrement. Quant aux mercenaires de l'espace de la science-fiction, ils vivent toujours dans un chez eux qui s'appelle vaisseau spatial.

Existe-t-il de vrais nomades? Je pense aux Aborigènes australiens qui ne possédaient pas même une tente comme en ont les Bédouins. Ni de maison? Apparemment non, mais ne serait-ce pas une illusion car elle est si grande que nous ne la voyons pas? En y repensant, je crois bien que c'est le cas. L'Australie entière est leur maison et ils ont besoin de cartes pour ne pas s'y perdre – leurs fameuses lignes de chant – Que deviendrait un Aborigène en Afrique? Rien, il ne serait plus chez lui et se sentirait perdu.

Comment alors définir un foyer? Un espace que nous sentons nôtre? Maisons individuelles, culturelles, planétaires? En traversant la frontière bolivienne lorsque je viens d'ailleurs, je vole de la même façon que dix minutes plus tôt, rien n'a changé, mais je sais que je suis chez moi. Est-ce la vie qui produit ce sentiment qu'un lieu t'appartient ou que tu appartiens à un lieu? Cela vaut-il pour tous les êtres vivants? Évident pour les escargots, et je suis moi-même la maison de beaucoup d'invités parasites, bactéries, virus et autres bêtes.

Carlsbad, Californie, 4 octobre 1999.

Désapprendre ma vie d'adulte, retrouver les valeurs de mon enfance, enlever la croûte de mes habitudes, de ma condition sociale, de mon éducation...

Samaipata, 24 mars 2000.

Retour sur une séparation.

J'ai traversé la ligne, me voici dans un monde que tu ne comprends pas, de même que je ne comprends plus le tien. Tu me regardes avec de grands yeux humides et tes lèvres dessinent un pourquoi silencieux. Il n'y a pas de réponse. C'est arrivé, c'est tout. Je ne m'en suis pas rendu compte, ni toi non plus. Maintenant nous séparé un abîme, moi aussi je te regarde avec de grands yeux, et je reste muet.

Samaipata, 3 avril 2000.

Après avoir lu *Le chaos et l'harmonie* de Trink Xuan Thuan. Certains s'installent dans la vie où ils tournent sans fin, s'enferment dans le cercle de leurs habitudes et creusent si profondément l'ornière qu'ils ne peuvent ni ne veulent en sortir. Pire encore, ils ne s'imaginent plus que puisse exister autre chose.

D'autres s'installent aussi dans la roue de la vie mais ne repassent jamais par le même endroit. Ils dessinent un *attracteur étrange*, cette belle figure mathématique qui représente l'ordre du chaos, élément créateur de la nature.

Puerto Maldonado, Pérou, 20 novembre 2000.

Je suis un marginal et j'aime ça. Je n'ai jamais voulu faire partie du troupeau, ou plutôt, je n'ai jamais voulu être dans le troupeau, car je suis malgré tout un mouton

comme les autres. L'herbe est meilleure là où personne ne l'a piétinée. Ce n'est pas seulement par égoïsme car on peut y conduire les autres. Le problème, c'est que j'en ai de moins en moins envie.

Puerto Maldonado, Pérou, novembre 2000.

Traduit de l'anglais du livre *Flaubert's parrot* de Julian Barnes: ...au fur et à mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade. Lorsque tout est réduit à de simples intérêts économiques, quelle place reste-t-il à la vertu? Lorsque la nature a été tellement soumise qu'elle en a perdu ses formes originales, où iront les arts plastiques? et ainsi de suite.

Citation de Flaubert en...1852! Ça n'a pas changé.

Samaipata, 28 février 2001.

En ramassant des champignons, j'ai soudain réalisé comment on peut concilier le concept du tout avec celui de l'individu.

Le champignon, au moins ce que l'on en voit, peut être considéré comme un individu. Cependant, le vrai champignon ce n'est pas lui, mais le mycélium qui tisse sans cesse ses filaments sous terre. Donc moi, champignon Lug, je suis indissociable du tout mycélium et interconnecté avec les champignons enfants, amis, etc., et même ennemis. Mais quel fluide passe par ces connexions?

Samaipata, 1 avril 2001.

Écoute ce que tu ressens mais ne peux exprimer en paroles: c'est ton cœur qui te parle.

Faire taire son moi bavard n'est pas facile. Si l'on y arrive, on peut avoir accès à un autre niveau de conscience (une

autre partie du cerveau ?). On sait, mais on est incapable de dire pourquoi. J'utilise ce *mode* pour jouer aux échecs, dessiner, peindre.

Champigné, 26 mai 2001.

Les Occidentaux mangent trop et sont pourtant mal nourris. Le trop produit des déchets dans le corps, et des maladies. La malnutrition est causée par les habitudes, l'ignorance de la diététique et aussi par l'absence de nutriments due aux processus industriels, raison pour laquelle on vante tel ou tel produit avec « dix vitamines en plus ». Bref, ils bouffent trop d'aliments morts.

Il en est de même pour leur mode de vie. Envahies par les déchets du trop matériel, leurs âmes souffrent des excès mais aussi du *vide* qui résulte de toutes leurs activités gérées par et pour l'argent. On rajoute donc des *vitamines* sous forme de loisirs (donc encore plus d'activité et plus de consommation), qui évitent de penser au vide réel de l'âme et étouffent d'éventuels ferments de révolte. Cela donne un jour nouveau à mon poème *Les perroquets*.

Samaipata, 14 août 2001.

Écoute, cerveau, tu as un nom bien laid et les images que l'on a de toi sont peu ragoûtantes. Ce n'est pas juste, car tu es une merveilleuse *machine*, absolument incroyable, une machine bien huilée qui me fait appréhender le monde. Tu diriges ce corps qui est à ton service, toi seul es aux commandes. Pourtant j'ai bien dit machine, car tu n'es pas moi. Tu es celui par lequel je m'imprègne de sensations, d'expériences matérielles. Moi, avec toi, je suis un individu. Mais je suis aussi une partie d'un tout difficile à définir, un peu comme le doigt appartient à la main. En

ce sens, la mort n'est alors qu'un passage, un retour vers ce que je suis vraiment, une partie de ce tout immatériel et peut-être immortel. Toi, en tant que matière, tu te décomposeras et retourneras à la matière, la poussière de la bible. Ta fantastique complexité se réduira à de simples éléments, comme le plus beau des châteaux de cartes qui s'écroule. Ceux-ci seront aussi réorganisés un jour. Comme moi, tu fais partie d'un tout, matériel, lui. C'est ça le sublime de l'individu : une parfaite symbiose entre le moi et la matière.

[Idées apparues pendant une méditation matinale et bien appauvries par l'écriture].

Samaipata, 18 août 2001.

Un géranium végétait le long de la clôture. J'en ai fait des boutures et les ai mises dans des pots sur la fenêtre. À mon retour de France, trois mois plus tard, chaque bouture avait donné une plante vigoureuse pleine de fleurs. N'importe quelle plante fleurit si elle a une terre où elle se plaît. Ai-je été un bon terreau pour mes enfants ?

Samaipata, août 2001.

Lorsque j'écris un poème, suis-je le créateur ou le messager ?

Samaipata, 9 octobre 2001.

Quel est le pire ? avoir des ennemis ou ne pas avoir d'amis ?

Samaipata, 5 janvier 2002.

Je viens de terminer en solo ma première aquarelle, de la taille d'une carte postale. L'évolution a été intéressante.

D'abord un blocage de trois semaines après avoir fini le dernier exercice du livre que j'étudiais. Qu'il coûte de se lancer ! Trois semaines de frustration, je voulais et ne pouvais, *mente en blanco, neurones en grève*. Après les fêtes, ça y est ! Par manque de confiance, je prends un sujet qui me paraît simple : une petite fleur de la prairie. J'ai bientôt cessé de regarder le modèle, qui d'ailleurs se fanait. En voulant faire un fond noir, truc de débutant pour faire ressortir les couleurs, les pigments se sont développés en un splendide champignon de fumée noire et sinistre. Du coup le tableau est passé de l'horizontale à la verticale et je l'ai intitulé *la vie et la mort*. Ce n'était pas du tout mon idée de départ. Je comprends mieux, maintenant, le titre du livre que j'étudiais, *L'eau créatrice*. J'ai peint, c'est vrai, mais le tableau s'est créé lui-même.

Samaipata, 12 avril 2002.

Quel est mon intérêt pour l'aquarelle ? l'eau ! Je me sens créatif, c'est une sorte de méditation. Lorsque je peins, le temps disparaît. J'aime la fluidité et l'indocilité de l'aquarelle *qui se peint elle-même*. Le côté alchimique du mélange des couleurs me plaît aussi. Les expériences sont infinies.

Samaipata, 20 avril 2002.

Assis à la terrasse au lever du soleil et buvant mon *cafecito*, j'observais les jeux des oiseaux entre les herbes et les buissons de ma *pelouse*.

Je ne l'ai jamais coupé depuis que je suis ici. Les plantes s'arrangent entre elles et avec moi aussi en me laissant l'espace dont j'ai besoin. Les plus insignifiantes comme les plus belles fleurissent librement, acceptent les nouvelles arrivées, abritent les oiseaux et s'offrent complai-

samment au regard.

Ne pas tailler ni couper ni nettoyer, c'est le non-faire qui permet cette diversité. Cela me fait comprendre un peu le message du zen. Je me rends compte que cela a toujours été mon idée de l'éducation : laisser pousser et fleurir, observer, veiller à l'eau et la lumière.

Les plantes sont bien plus coopérantes que compétitives, c'est notre propre vision du monde qui nous fait croire qu'il n'en est pas ainsi.

Même chose avec les enfants. Nous aurions peut-être alors un peu plus d'harmonie entre nous ?

Samaipata, 4 septembre 2002.

Pendant mon absence, en juillet, on m'a volé l'ordinateur, la radio, la bicyclette, les bonbonnes de gaz et autres objets divers.

Ces choses-là étaient à moi. À moi ? En suis-je bien sûr ? faisaient-elles partie de moi ? en suis-je diminué ? le voleur pense-t-il maintenant que ces choses lui appartiennent ? Notre sens de la propriété est hypertrophié. Ces objets n'étaient pas à moi mais avec moi. Pour un temps. Maintenant qu'ils sont partis, ils ne me manquent ni plus ni moins qu'avant.

Flor de Oro, 14 avril 2003.

J'ai suivi un cours d'aquarelle à Chicago en février. Depuis mon retour, je n'ai pas pris le temps d'en refaire et je me suis donc promis de profiter d'un vol d'une semaine dans ce parc national pour m'y remettre. J'ai parcouru tous les sentiers de ces lieux splendides en quête de sujet. Rien ne m'intéresse ! Voilà deux jours que je regarde ce stupide papier blanc. Rien, rien, rien !!! Qu'est-ce qui

m'arrive? L'écrire m'aidera peut-être à comprendre?

Samaipata, 6 mai 2003.

Beau matin bien frais. Le soleil enjambe la montagne et irradie la vallée. Irradie? bien sûr! le voilà le mot pour décrire le Dalai-Lama. C'est là que réside son charisme. Cet homme irradie la félicité. Il envoie, il donne, il n'impose rien, il est, tout simplement. Comment alors ne pas se sentir attiré par cette générosité? C'est la source d'un vrai changement possible car cette attirance peut amener une remise en question intérieure, personnelle. Missionnaires de tout acabit qui pratiquez l'imposition, le *j'ai-la-vérité*, allez vous rhabiller!

Samaipata, 31 août 2003.

Nous ne sommes pas propriétaires mais dépositaires. Ce second terme implique le respect des choses et une empathie envers ceux à venir.

Samaipata, 3 novembre 2003.

Dans l'ensemble, je préfère la compagnie de ceux dits *petites gens* plutôt que celle des riches. Je pense que la chape matérialiste qui couvre ces derniers les empêche de montrer leur humanité. Il y a, bien sûr, des exceptions. En fait, cela doit dépendre de la capacité des gens à se montrer tels qu'ils sont. En voulant défendre leurs intérêts, c'est plus difficile pour les riches.

C'est sans doute ce qui m'a attiré chez les indiens Kalapalos que j'ai visités il y a quelques semaines. Avec leurs qualités et aussi leurs défauts, ces gens étaient authentiquement eux-mêmes.

Samaipata, 17 novembre 2003.

Une des plus grandes erreurs de notre temps, au moins en Occident, est de croire à la réalité de l'individu.

Je pense être beaucoup plus près de la réalité en redéfinissant l'individu comme une sorte de *nœud d'énergie*. Toute l'énergie dans la nature-univers se concentre parfois en points et crée ainsi de la matière (cf. Einstein). Rien n'est fixe, tout est fluide, et pourtant ce nœud garde ses propriétés, son individualité. J'ai réalisé cela en pensant au fait que ce corps physique de 55 ans qui est mien n'a absolument plus rien en commun avec mon corps de 20 ans. Plus aucune petite cellule. Et pourtant, je suis toujours *moi* (essence, âme?).

Entre tous ces nœuds d'énergie que nous sommes, les autres et moi, passe sans cesse un courant, donc de l'information. L'image contemporaine d'internet correspond assez bien à cette idée. Je n'existe donc pas avec les autres mais par les autres. J'ai plus de liens, car plus d'échanges, avec ceux de mon espèce, en particulier mes proches, mais j'en ai aussi avec toute la nature autour de moi et, à un moindre degré, avec l'univers entier.

Champigné, 11 mars 2004.

Les bombes ont causé 200 morts et plus de mille blessés dans l'attentat des trains espagnols à Madrid. Nous regardons la télé pendant le dîner, mes parents et moi. Difficile d'avoir de l'appétit en voyant ces horreurs.

Bientôt, je suis obligé de détourner le regard. J'écoute. Le gouvernement espagnol accuse d'emblée, et sans preuves, le terrorisme basque. Sachant que les élections législatives auront lieu trois jours plus tard, il est facile d'en déduire que les gens au pouvoir sont prêts à mani-

puler la mort pour rester là où ils sont. Commentaire de mon père : «il n'y a qu'à attraper tous ces terroristes et les tuer» Combien sont comme lui ? certainement beaucoup.

J'écoute encore, malaise grandissant. Et soudain, c'est la lumière, l'explosion. Très clairement devant mes yeux se découpe le mécanisme de la machine de guerre. J'en vois tous les rouages, et je comprends que nous n'avons pas évolué, pas avancé d'un pouce. On dénonce les horreurs des nazis, les génocides, le terrorisme. Mais ceux-là mêmes qui dénoncent et s'insurgent contre *le mal*, sont prêts à faire de même sans sourciller s'ils sont mis dans des conditions favorables.

L'intensité et l'horreur de cette vision sont telles que je dois fuir dans ma chambre, secoué de sanglots qui dureront un bon moment.

Batz-sur-Mer, 16 mars 2004.

Une phrase tirée du livre de M. Jourdan *Marcher, méditer* : «...un monde si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant qu'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte que l'on est toujours en état de vivre l'avenir, et jamais de vivre maintenant».

Une citation de notre siècle épris de vitesse ? Point, c'est de... Pascal ! Bravo le visionnaire, car c'est sans doute encore plus vrai maintenant.

J'ai été élevé dans la mécanique (notion de vitesse), mais depuis quelques années, j'essaie de m'éloigner de ces *choses* techniques. En accord avec cette citation, je m'en trouve fort bien car cela m'aide à vivre davantage le présent par moins de vitesse et plus de simplicité.

Batz-sur-Mer, 19 mars 2004.

Je suis seul sur la plage. Il pleut. L'eau lèche mes jambes et mes pieds nus. Face à la mer, je regarde les gros rouleaux s'abattre avec fracas. C'est bientôt l'équinoxe. À cet endroit, la pente de sable est forte, ce qui me permet d'être assez proche pour avoir la vague à hauteur des yeux sans risquer d'être englouti. La solitude, le mouvement rythmique et hypnotisant, la nature et moi, rien d'autre. Alors arrive la joie pure d'exister.

Dans le train Nantes-Angers, 19 mars 2004.

Un tableau, ce n'est pas une toile accrochée au mur. C'est un moment. Celui où l'énergie créatrice se condense et s'exprime sur un support. Ça peut être une toile, un papier ou autre chose et le *produit* sera peinture, poésie, sculpture, etc.

Ce qu'il en reste, c'est une trace visible, un tableau, un livre, que les spectateurs ou lecteurs pourront apprécier ou non. Mais pour l'auteur, c'est bien du moment qu'il s'agit. Ce qui en reste n'a guère d'importance car ce n'en est qu'un reflet.

Champigné, 19 avril 2004.

L'amour vrai ne veut rien, surtout pas posséder. Il se reconnaît dans l'autre. L'image que j'en ai est ceci : j' imagine d'abord un océan cosmique, universel, spirituel. Nous, individus, sommes des nœuds matérialisés (le corps) par l'énergie (l'âme, l'esprit) de cet océan.

Lorsque deux de ces nœuds sont en phase, la connexion se fait instantanément. C'est le principe scientifique du laser, la puissance est décuplée. Il y a reconnaissance, flux de cette mer spirituelle à travers les individus ainsi

connectés. Ce flux, c'est l'amour, le vrai ; *coup de foudre, tomber (!) amoureux* s'expliquent ainsi mais quelquefois cette mise en phase n'est pas immédiate. On parle d'amour filial, conjugal, etc., mais il n'est qu'un et, dans cette optique, universel et éternel. [Voir Samaipata, 17 novembre 2003]

Champigné, 1 mai 2004.

Aujourd'hui l'Europe est grosse de vingt-cinq pays. Dix pays de l'est se sont associés. Qui l'aurait dit avant la chute du mur de Berlin en 1989 ? Les gens ont du mal à croire que les choses changent. Le changement, la différence sont en général suspects ou du moins mal perçus car porteurs d'imprévu. Je sens les Français très conservateurs de ce point de vue. J'aurai voulu fêter cet événement, que je sens important, mais il ne se passe rien. Pas gagnée, l'Europe !

Angers, 2 mai 2004.

Je dérange. Je dérange car je critique, c'est-à-dire que je donne mon opinion. C'est vrai, je m'en rends compte mais ne peux m'en empêcher. Ici, en Europe, je me sens quand même européen et voudrais apporter un peu du mien. Dans l'ensemble, j'estime que pas assez n'est fait malgré les moyens dont dispose la France. Je ressens un mal-être, une sclérose, une montée du totalitarisme. Les gens se plaignent, c'est la crise, tout va mal, disent-ils. Comment alors devraient se sentir les autres pays, ceux du sud en particulier ? Vivant dans ce sud, j'ai une vision différente des choses de par ici (et j'en ignore aussi beaucoup). Cela dérange, même mes proches. Donc, on me reproche de *critiquer*. Aujourd'hui j'en suis un peu las.

Je voudrais rentrer chez moi. Mais où est-ce ?

Champigné, 7 juin 2004.

— La vieille génération vivait dans un monde absolu ou un chat était un chat. Nous sommes maintenant dans un monde relatif sans cesse en mouvement. Je ne sais pas si l'un est meilleur que l'autre mais il vaut mieux s'adapter à ce monde actuel ne serait-ce que pour accéder plus facilement au bonheur. Cette nouvelle vision du monde est complètement étrangère à ceux de la génération antérieure qui me donnent parfois l'impression de ne même pas soupçonner son existence.

— Trop de gens marchent dans la vie comme sur un escalier d'Escher.

Santa Cruz, 20 septembre 2004.

La grande majorité des gens des pays industriels vivent en état d'indigestion permanente due au trop.

Cobija, 4 octobre 2004.

Cobija, *celle qui abrite*, se niche entre ses collines, autrefois couvertes de la haute forêt amazonienne, aujourd'hui exhibant de béantes plaies rouges entre les friches. Cette petite ville bolivienne frontière avec le Brésil a été nommée ainsi en honneur à la Cobija du littoral Pacifique, annexé par les Chiliens après la guerre de 1875.

M'y voici de nouveau, de passage vers le Pérou où je dois faire des vols dans une réserve écologique. Mon avion a des problèmes de radio et je dois envoyer quatre fûts de 200 litres d'essence d'aviation vers Puerto Maldonado, la ville péruvienne où l'on m'attend.

Assis à l'entrée des quartiers de la Fuerza Aérea Boli-

viana, qui a ici tout un bataillon pour s'occuper de trois monomoteurs Cessna, le sergent de garde me reçoit aimablement et j'explique mes ennuis de radio. Aussitôt on arrête une mototaxi dans la rue pour me conduire chez leur radiotechnicien. Le chauffeur est un sous-officier qui arrondit ainsi son salaire dans ses moments libres et qui connaît la maison. On me laisse un moment car un colonel arrive dans une grosse voiture 4x4. Il ne doit pas être de service, vêtu d'un short et d'un t-shirt qui dit en grosses lettres *une tequila, deux tequilas, trois tequilas, ...plan-cher*, ça doit être sa dose, ce que confirmerait le ventre malgré la tenue de sport.

Chevaucher le siège passager d'une moto me permet, en plus d'être rafraîchi par le vent, d'observer commodément la ville. Peu de monde dans les rues, mais c'est sans doute à cause de la pénurie de gasoil dans le pays. Les Brésiliennes viennent acheter des vêtements, actuellement moins cher ici. Tous les commerçants sont des gens de l'intérieur, c'est-à-dire de La Paz ou Cochabamba, descendus de leurs montagnes malgré le climat moite, par la piste ouverte depuis une dizaine d'années.

Avant, il n'y avait que le vieil aéroport pour y arriver, et je me souviens des maisons en bois d'il y a trente ans. Celles-ci ont disparu sous les cubes de béton que construisent les commerçants pragmatiques mais avec un sens de l'esthétique qui laisse parfois perplexe.

Comme dans la plupart des villes amazoniennes, flotte un air d'abandon, de jamais fini, entre des effluves plus souvent d'égouts mal drainés que de fleurs tropicales.

Le radiotechnicien accepte volontiers d'aller voir mon avion. Pendant ce temps, je visite le Bureau des substances contrôlées. En Bolivie, il faut un permis pour

acheter et transporter ce qui pourrait être utilisé pour fabriquer de la drogue. Cela va depuis l'essence d'avion (pour le transport), jusqu'au papier hygiénique (pour filtrer). C'est samedi matin et le bureau, dans le sous-sol d'un centre commercial qui n'a jamais fonctionné, est normalement fermé mais pas aujourd'hui. L'unique employé, à qui je tends ma lettre de demande de 800 litres de carburant, tique un peu puis décide d'être aimable. Je vais faire une heure de queue à la banque pour payer un impôt de six euros pendant qu'il prépare la feuille de route. Il se sent concerné par mon affaire et appelle un ami qui pourrait transporter la charge.

Effectivement Alex, l'ami en question, apparaît deux heures plus tard à la porte de l'hôtel. De lui-même, il me propose d'aller chercher les fûts métalliques dont j'ai besoin et qui sont rares en ce moment, ce qui est vrai car j'avais fait des recherches sans succès. Je lui donne de l'argent et file avec mon sous-officier chauffeur de moto vers l'aéroport.

Le technicien n'a pas trouvé la panne mais ne veut pas s'avouer vaincu, et promet de continuer le lendemain dimanche. J'en suis très content! Retour vers la ville où le transporteur m'attend devant le portail du dépôt de combustible. Pas de fûts! nous repartons ensemble avec son camion et devons nous contenter d'acheter de vieux fûts remplis d'huile de vidange. Je suis pressé, ne voulant pas abuser de la patience de l'employé d'Air BP, qui a promis de nous attendre bien que son travail finisse à six heures.

La nuit tombe lorsque nous commençons à laver les fûts avec de l'essence. 90 litres partiront ainsi avant qu'Alex, agacé par ce gaspillage, ne propose d'aller chez un ami

les laver au jet d'eau, ce qu'il fait pendant que nous remplissons des papiers et que le gendarme de garde ramasse précieusement l'essence sale qu'il filtrera pour sa moto. Enfin, les fûts sont chargés, l'opération a duré deux bonnes heures. Nous suons et sommes pleins de cambouis. Pas mal pour un samedi soir.

Au moment de payer, surprise : BP Cobija n'accepte pas de carte bancaire. Heureusement, j'ai suffisamment de cash, et un petit supplément pour qu'ils aillent se payer quelques bières bien méritées.

L'essence sera acheminée en 6 - 7 heures de piste jusqu'au fleuve où les Péruviens prendront la relève avec un bateau hors-bord. Il n'y a pas d'essence d'avion à Puerto Maldonado et je dois y faire une quinzaine d'heures de vol. En attendant, il est 9 heures et j'ai raté un dîner chez un ami.

Dimanche matin. Avec tout ça, je suis fauché et c'est alors que je me rends compte qu'il n'y a pas de distributeurs de billets dans la ville. Je passe la frontière sur un pont flamboyant neuf qui remplace les barques des passeurs. dommage, j'aimais bien l'odeur de la rivière, le frottement des rames, les conversations en brésilo-bolivien.

De l'autre côté ce sont les élections. Atmosphère bon enfant, bariolée des couleurs des pur-sang de la politique. Le Brésil, j'aime. Le distributeur enfin trouvé ne pense pas de même et refuse ma carte. Plus d'argent pour payer l'hôtel ou mettre de l'essence dans l'avion, mais suffisamment pour manger, donc pas de quoi s'affoler.

Je file à l'aéroport, le technicien est déjà à l'œuvre. Il y sera toute la journée et ne pourra pas réparer. Désolé, il me demande de payer seulement le transistor qu'il a changé, soit trois euros. Je lui donne mon dernier billet

de 100 bolivianos (10 bs = 1 €) et nous nous quittons bons amis.

En fin d'après-midi, je repasse devant la banque et lis *Western Union* sur la porte. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? la voilà ma solution! Le service de cabine téléphonique est ouvert et j'appelle ma sœur Erika pour qu'elle m'envoie de l'argent liquide depuis Santa Cruz. Elle est d'accord. Je respire.

Une pizza correcte, une bière et un film à la télé termineront agréablement la soirée pendant que les éclairs zèbrent la pluie qui tombe bruyamment sur les toits de tôle. Toujours pas de radio... mañana veremos.

Le lundi se lève frais, la pluie d'hier soir était un vent du sud. Encore un tour à l'aéroport où un Cessna de l'armée est sur le tarmac. Il va à Riberalta et revient dans l'après-midi. Je vois là une chance à saisir et je fonce aux cabines téléphoniques pour appeler le gars de la tour de contrôle, qui me donne le téléphone de son collègue de Riberalta, qui à son tour me donne celui du hangar du beau-frère d'un ami. Je me présente et ce dernier accepte de me prêter une radio portative qu'il donnera au pilote du Cessna. Je la lui renverrai dans quinze jours. Cela se fait sans problème et, ce soir, la radio est en train de se charger dans ma chambre.

Prodem est la banque des pauvres. C'est là qu'arrive le virement que j'attends. Sur la porte, un écriteau « pas de système », autre façon de dire que les ordinateurs sont en panne. Je reviens en fin d'après-midi et tout est normal. Beaucoup de gens dans la file. Pas de Brésiliens ici, mais des *carayanas*, les Blancs ou ceux qui en ont l'air, des colons venus tenter leur chance, Collas de l'Altiplano ou même Vallunos de Tarija, mais je reconnais aussi des

traits typiquement amazoniens, sans doute du territoire indigène voisin.

Tous attendent, comme moi, un virement d'un parent lointain, peut-être d'Espagne où beaucoup ont émigré ces dernières années, ou alors ils viennent faire un emprunt. Une affiche donne les taux d'intérêt : entre 50 et 1000bs (5 à 100€. Oui, on peut emprunter 5€ dans une banque de pauvre), le taux est de...36%. Il baisse à 22% si la somme empruntée va de 700 à 1000 euros. Le pauvre est un bon business après tout.

Une autre affiche montre un billet percé et troué de toute part. Chaque trou a sa légende, « par ici sont passés les termites », « les souris ont fait celui-là », « ceci est l'humidité du matelas », « les fourmis du pot de confiture (sic) étaient là », et dessous, en grosses lettres, « confiez-nous votre argent, il sera en sécurité ». Deux flics armés et s'ennuyant à mourir sont là pour le prouver.

Une radio, de l'argent en poche, je me sens bien. Avec deux amis de l'université, rencontrés lors d'expéditions scientifiques dans la forêt il y a quelques années, nous partons en reconnaissance pour trouver un restaurant qui aurait du poisson au menu. Les motos peinent sur la glaise du flanc de colline d'un faubourg.

Caché dans la nuit par quelques arbres, le restaurant, ancienne maison traditionnelle brésilienne en bois sur pilotis, est aussi une poissonnerie, c'est bon signe. L'intérieur est digne d'un vieux western. Un espace nu et quelques tables sans ordre apparent, des caisses vides, du bric-à-brac dans l'ombre. De l'autre côté du poteau central, de grands divans en peluche rouge ou jaune, des tables basses, des tentures lie-de-vin. Oh, oh! je veux bien du poisson mais pas de morue... Un haut-parleur en plas-

tique braille de la musique en anglais dans les oreilles de quelques clients brillant plus fort encore entre les bouteilles de bière.

À peine sommes-nous assis que la jeune serveuse d'environ 120 kg, aux seins comme des ballons de foot moulés dans un généreux décolleté en lycra, nous présente le menu : poisson chicharrón (petits morceaux saisis dans la friture) ou milanese (pané et frit), en nous avertissant aussitôt qu'un plat est bien suffisant pour deux. Une bière arrive et le poisson ne tarde guère. Simple et efficace. Le poisson est excellent et abondant comme promis, et les bières se succèdent, ce qui stimule notre conversation.

La serveuse se met à danser au centre du *salon*. Elle le fait pour son propre plaisir, et de sa spontanéité se dégage une certaine grâce qui me fait penser aux ballets des lutteurs japonais. Nous pourrions être au dix-neuvième siècle.

Tout à fait naturellement, la patronne, femme mûre aux traits encore agréables, vient nous faire un brin de causerie comme si nous nous connaissions depuis toujours. Mais on l'appelle depuis la porte. C'est un arrivage de poisson et 400 kg de *surubí*, *general*, *bagre*, *paiché* et autres espèces défilent près de notre table. Mes amis, venus sans leurs femmes comme c'est courant ici, décident alors qu'il est temps de rentrer et nous quittons ce remue-ménage sympathique.

Envolée l'impression première de coupe-gorge, ici on vit la vie sans complications. Accepter comme ils arrivent les bons côtés, les moins bons ou les franchement mauvais relève plus du réalisme que du fatalisme.

Puerto Maldonado, Pérou, 13 octobre 2004.

— Retour de la concession écologique Rio Amigos. Station biologique à l'américaine où l'on sent que les Péruviens sont *invités*. La conservation vue par le système. Un business comme un autre, ni mieux ni pire mais sans âme. La technologie pour étudier, comprendre, disséquer, cataloguer. Vue mécaniste et réductrice. Si l'on n'a pas d'âme soi-même, comment comprendre celle de la nature ?

— Dans le restaurant de l'hôtel, un missionnaire évangéliste gringo, entouré d'une tablée attentive, expose ses stratégies pour convaincre les futurs fidèles. Comprenez : leur imposer ses idées. Pensant personnellement que toute expérience dans la vie est valable, je refuse le missionnaire. Prêcher égale convaincre, donc imposer. Être simplement soi-même et respecter l'expérience de l'autre me paraît plus honnête.

[Note : il s'agissait en fait de membres de la CIA chargés de... me suivre ! Fujimori venait de tomber et on me soupçonnait d'attendre le premier ministre, en fuite, pour le faire sortir du pays en avion...].

Santa Cruz, 20 novembre 2004.

On vient d'opérer mon ex-femme d'une tumeur. Bénigne ? maligne ? On espère, on est impuissant, le verdict est aussi tranchant que le sabre du samouraï et il doit tomber. Cette fois-ci le tranchant du sabre est émoussé : tumeur bénigne avec un comportement de maligne... allez savoir ! mimétisme entre les tumeurs aussi ? C'est la vie, ce ne peut donc être noir ou blanc. Mais ce clin d'œil de la faucheuse me fait déjà voir les choses d'une autre façon, tout paraît plus neuf, un printemps hors saison. Ce

n'est pas la première fois. La sensation durera quelques jours, puis je m'y accoutumerai et les couleurs pâliront.

Samaipata, 24 décembre 2004.

Veillée de Noël. Pendant que j'écris ces mots, mes enfants festoient en Europe. Cette année, je suis seul en Bolivie, même mon ex-femme n'y est pas. Noël a toujours été une fête familiale pour moi, donc pas de famille, pas de fête. Des souvenirs heureux, oui. La joie d'un enfant, ça ne s'oublie pas, c'est sublime, c'est de l'innocence à l'état pur. Je suis donc bien accompagné, et dans mon apparente solitude, ma maison est pleine de rires.

Samaipata, 4 janvier 2005.

J'aime ce moment très particulier des insomnies matinales. Tout est encore noir, sans doute quatre heures du matin. Étendu dans mon lit, je me trouve dans un état proche de la méditation, aveugle et sourd du silence de la nuit. Pas besoin des sens. Immobilité, relaxation. Ma conscience, elle, est bien éveillée, même si les rêves s'immiscent un peu dans la pensée, lambeaux de l'inconscient qui l'enrichissent. C'est un moment créateur et j'ai souvent des idées pour un poème ou voir plus clair dans ma vie. J'attends alors le coucher de la nuit annoncé par les oiseaux qui commencent à chanter. Vite je me lève. Une douche, un café, et écrire avant que les idées ne s'évaporent de ma mémoire. Cette fois-ci, un poème naîtra.

Rio Amigos, Pérou, 2 mai 2005.

Deux jours que je suis au CICRA (Centre de recherche Rio Amigos), un titre ronflant et bien péruvien, entendez par là bureaucratique. Je ne suis pas très partial à ce sujet

car chaque fois que je viens à Puerto Maldonado avec mon avion, j'ai des problèmes. Cette fois-ci la douane a trouvé que je devais faire une importation temporaire de l'avion, et cela malgré les permis de vol accordés par la Direction générale de l'aéronautique de Lima. En fait tous ceux qui voyagent s'accordent sur le fait que le Pérou est un des états les plus bureaucratiques de la planète. Pendant que tourne lentement la machine à tampons pour vomir les papiers nécessaires, j'ai le temps de remonter le rio Madre de Dios pendant six heures pour aller attendre au CICRA, chez les biologistes avec lesquels je dois voler.

La forêt est belle et le fleuve méandre au pied de la colline où se trouve le campement. Il y a une multitude de sentiers balisés pour les chercheurs et j'en profite en changeant d'itinéraire tous les jours.

Hier je repoussais des termites qui envahissaient la pirogue que je guidais sur un étang enchâssé de palmiers royaux (*Mauritia flexuosa*). Surprise : en tombant à l'eau, certains, sans doute les soldats, rejetaient une micro goutte d'une essence qui s'éparpillait presque instantanément à la surface de l'eau (comme l'essence de l'écorce des citriques). Les malheureux termites à *réaction* tourbillonnaient sans contrôle à grande vitesse ou étaient propulsés dans des directions aléatoires et zigzagantes pendant quelques secondes.

Ce matin, j'observais un genre de bourdon dont la livrée avait attiré mon œil : abdomen jaune vif, thorax bleu sombre métallique, tête verte et jaune vif métallique aussi, bref, une beauté. Il butinait sur les petites fleurs d'une heliconia brune. À ma grande surprise lorsqu'il changea de fleur, il se rejeta complètement en arrière, agrippé

par les seules pattes postérieures et dégaina une langue deux fois plus longue que lui, semblable à la trompe d'un papillon. Il tâtonnait d'une façon un peu ridicule pour trouver l'orifice de la fleur qu'il ne pouvait voir, se trompait, et plongeait enfin d'un coup. Il avait quand même la présence d'esprit d'enrouler cette langue genre lance à incendie avant de décoller vers la fleur suivante.

Observer les ouistitis à grande moustache (*Saguinus imperator*) s'épouiller au soleil du matin, ou les singes-araignées si semblables à nous dans leurs expressions, de beaux moments d'émotion. Comment ne pas ressentir de l'affection envers ces *cousins* ?

Merveilleuse capacité de la nature de surprendre, d'inventer, de s'adapter, de renaître toujours.

Je me sens à la fois petit et rassuré.

Puerto Maldonado, 10 mai 2005.

Un film à la télé. Un bon documentaire sur le fœtus humain. Merveilleuses images vraies ou reconstituées. J'étais cet être incroyable ? Bien sûr mais je n'ai aucune mémoire d'avant ma naissance et ne voudrais pas retourner à ce stade de ma vie. Ni d'ailleurs dans mon enfance que j'estime pourtant heureuse. Et si la mort était aussi une naissance ? S'il y a un après, je doute qu'on veuille revenir en arrière.

Puerto Maldonado, 18 juillet 2005.

Quand on regarde un visage à la télé avec le son coupé, on est souvent incapable de dire si celui-ci exprime le rire ou une peine profonde. Est-ce parce que la joie et la beauté peuvent nous faire pleurer tout autant que la tristesse et la douleur ? Nos émotions sont-elles continues

comme la roue des couleurs ?

Samaipata, 10 août 2005.

L'aquarelle est à la peinture ce que la poésie est à la littérature. Leurs natures se rejoignent, est-ce pour cela que je pratique les deux ? Curieusement, on dit rarement d'un poète qu'il est écrivain, de même qu'on ne considère guère un aquarelliste comme un vrai peintre, du moins en France. Matières trop indisciplinées, pas assez académiques et formelles ? Eh bien, je m'en réjouis.

Champigné, 20 septembre 2005.

Ce matin je repensais à l'importance des petites choses. J'entends par là que faire des petites choses ou des grandes revient au même. Bien sûr, une grande découverte aura plus d'impact sur la société que, par exemple, construire un joli meuble. Mais tout le monde ne peut pas être inventeur ou président de la république. Je crois que c'est le sentiment d'avoir fait une chose utile, belle, bien faite, etc., qui est identique, un peu à la façon des fractales mathématiques qui reproduisent sans fin le même dessin, quelle que soit l'échelle à laquelle on les regarde.

Samaipata, 28 octobre 2005.

On m'a dit hier qu'il existe, près de Cochabamba, un village géré par des femmes. Divorcées, abandonnées ou autre, toutes sont ici de leur propre volonté. Il y a aussi des couples car le village n'est pas fermé aux hommes et ceux qui y vivent disent y être heureux.

Il y a l'eau courante, l'électricité, des crèches et des écoles, services qui n'existent pas forcément dans les villages aux alentours. Pas de vols ni autres fléaux sociaux comme

l'alcool. Comme chez les Guaranis, les gens donnent un jour de travail par semaine pour la communauté. Ceci comprend la construction des maisons pour les nouveaux arrivants. Lorsque les habitants s'en vont ou meurent, celles-ci peuvent être héritées mais non vendues ou reviennent à la communauté si personne n'y vit. La société idyllique? j'en doute mais je pense qu'il doit faire bon vivre dans ce village.

Je suis juste en train de lire une revue scientifique sur les émotions. Il y est dit que les femmes qui vont dans le monde des hommes se masculinisent, l'inverse n'étant pas vrai. Faudrait-il donc revenir, comme au paléolithique, aux sociétés matriarcales?

En pensant aux problèmes du monde actuel, la concurrence exacerbée, la violence, l'indifférence aux problèmes écologiques et autres, j'en arrive à la conclusion que ce changement radical serait souhaitable. Nous vivrions alors dans une société plus coopérante, plus respectueuse de l'environnement, bref, plus humaine, donc sans doute plus heureuse.

Picinguaba, 20 novembre 2005.

Je viens de terminer la lecture du livre d'André Comte-Sponville *De l'autre côté du désespoir, introduction à la pensée de Svâmi Prajnânpad*. Pas un titre très réjouissant! et pourtant ce n'est plus le cas lorsqu'on comprend le vrai sens du mot désespoir, ou dés-espoir: se libérer de l'espoir, donc du futur pour vivre le présent dans toute sa plénitude, vivre ce qui est et non pas ce qui pourrait ou devrait être...

Un bien beau texte où je retrouve beaucoup d'idées miennes.

Samaipata, 13 décembre 2005.

J'ai commencé pour la première fois de ma vie à faire du yoga. On m'y parle d'énergie et de chakras. Le qi des chinois serait-il la même chose? D'où peut venir cette force qu'ont parfois certaines personnes, dans un accident par exemple quand il s'agit de sauver quelqu'un?

Ce matin je pensais au goût universel pour la musique. Ce ne sont que des vibrations. Et si nos cellules se mettaient à vibrer à l'unisson, en harmonie, toutes sur la même fréquence? Je crois alors que la force musculaire serait plus que décuplée. Y aurait-il aussi des effets psychiques? Certains parlent de la force de la prière. Celle des foules, formées d'individus tous tendus vers le même but, est bien visible.

Je crois qu'il y a beaucoup à explorer dans ce domaine.

Samaipata, 29 décembre 2005.

Pouvoir des mots. Puisqu'ils sont le reflet de nos pensées, les mots que nous employons sont très révélateurs de ce que nous sommes. J'ai ainsi un ami qui utilise beaucoup le mot *frustré*. C'est effectivement ce qu'il est. Je pensais ce matin à certains milieux étasuniens où un mot sur deux est *fuck*. Ces gens-là doivent se sentir bien baisés dans la vie.

Samaipata, 7 janvier 2006.

Comme le vin, avec l'âge nous pouvons aussi bien nous bonifier que tourner à l'aigre. Il suffit de respecter certaines règles de base, certaines physiologiques, d'autres mentales et spirituelles (les spiritueux.....).

Dans la vie comme dans l'art, le plus difficile est de voir les choses comme elles sont et non pas comme on vou-

drait qu'elles soient.

Samaipata, 15 janvier 2006.

En prenant mon café du matin sous la galerie, j'ai voulu prendre un instantané du moment avec quelques haïkus.

la fumée toute droite
écho des coqs et des voix
le village s'éveille

bolides minuscules
les colibris en chasse
zébrures dans les fleurs

le troglodyte crie
et s'affole dans le jardin
le chat lèche ses pattes

Samaipata, 9 mars 2006.

Je pars dans une semaine en France vers une nouvelle vie. Mon ami israélien Izaak me donne une feuille avec ces mots :

silent and simple
what are you looking for
among the weeds ?

Je traduis :

simple et silencieux
que cherches-tu
entre les mauvaises herbes ?

Ça me touche mais je me demande si les mauvaises herbes sont ici où là-bas...

Lohéac, 21 juin 2006.

La bonne heure, le bonheur... un rapport entre les deux autre que cette homonymie? le bonheur vient-il en son temps? Une réflexion après trois mois déjà chez ma nouvelle amie.

Champigné, 10 août 2006.

Escapade à vélo le soir vers Cheffes. Le village collé à la Sarthe est mignon mais totalement désert. Déserté par les gens, les bruits, les chats... seuls les éclairs fugaces des écrans de télé filtrant entre les volets clos sont signes de *vie*. Où est la vraie vie? Je soupire, nostalgique du *désordre* sud-américain. Voilà ce qui me coûte le plus quand je reviens en France. Cette société de plus en plus codifiée est en train de perdre son humanité.

Angleterre, août 2006.

Junk food + junk TV = junk people

Terrible équation que celle-ci, écrite en grosses lettres sur le tableau de notre inconscience avec la craie de l'irresponsabilité.

Lohéac, 9 septembre 2006.

Le chat de la voisine creuse des trous dans mon sable. J'ai le droit de me plaindre ou d'échauder le matou impudent. Mais j'aime les chats, je vais donc recouvrir le sable de cailloux. Agir selon le droit ou le devoir? Je préfère agir selon l'amour.

Lohéac, 23 septembre 2006.

Hier soir, il y avait un reportage télévisé au sujet de très vieilles personnes vivant sur une île au Japon. Il en res-

sortait trois composantes de leur longévité : une saine nourriture, de l'exercice, par leur travail dans ce cas, et une convivialité se manifestant par leur solidarité et les sourires sur les visages ridés. Exactement ce qui manque en Occident, premier producteur de la superbe triade solitude - macdo - cul devant la télé.

Lohéac, 2 octobre 2006.

Peu après avoir vu le film *An inconvenient truth* de Al Gore au sujet du réchauffement global, je demande à une lycéenne de terminale si ce sujet a été abordé en cours. Après un instant de réflexion elle dit qu'elle pense que oui. J'ajoute alors que c'est sans doute le problème le plus important de l'humanité et qu'il est dommage que ce ne soit pas mieux traité. Un instant de silence, puis elle se tourne vers sa mère et elles se mettent à parler de ciné...

Lohéac, 23 octobre 2006.

Marmelade de coings, châtaignes au lait ribot, tarte aux pommes du verger, soupe fumante de potiron... c'est la cuisine de l'automne ! Tout ceci glané au fil des promenades. Avec tant de belles et bonnes choses, on peut pardonner au ciel de verser un peu trop de larmes.

Lohéac, 3 novembre 2006.

En réponse à mon neveu sur l'empreinte écologique :

Mon cher neveu,

Je sors donc ma plume pour te répondre. Si j'envoie parfois des articles comme celui au sujet de l'empreinte écologique, c'est que j'ai remarqué que ça passe mieux que si tu le dis toi-même. On croit encore quelque part que l'écrit est œuvre des gens *qui savent*. De plus, je suis sou-

vent frustré par mon inaptitude à faire comprendre ce que je ressens ou je pense, alors je le fais par ce biais, ce qui arrange aussi mon côté paresseux :)

Bref, ce sujet nous intéresse tous les deux et d'autres aussi, raison pour laquelle j'ai largué l'article sur la toile.

Le Produit Intérieur Brut (PIB) ne sert qu'à montrer une supposée croissance de la richesse (mot lui-même restreint, dans ce contexte, à l'argent). Je dis supposée croissance car ce qui est comptabilisé, ce sont les mouvements de l'argent. Un exemple : faire déplacer un chargement d'un bout à l'autre du pays par un camion sera considéré un + dans le calcul du PIB (le transporteur a gagné de l'argent). Si ensuite je demande à ce même transporteur de ramener le chargement à son point de départ, ce sera toujours un + pour le PIB, bien que le résultat de l'opération soit nul ! Et on veut nous faire croire que ces chiffres régulièrement cités reflètent notre qualité de vie ? On nous dit que le moteur tourne mais on oublie de dire que la voiture est embourbée ou que les freins ont pété ? Les économistes et les politiques ne sont pas des crétins et tous connaissent les sérieuses limites d'un tel calcul. Est-ce dû à leur vision partielle et partielle qu'ils continuent à l'utiliser ? Est-ce par paresse intellectuelle ? Pire, et je le crains, par hypocrisie, courbettes au monde financier ou maintien du statut quo pour garder le pouvoir ?

Je sais, je caricature, mais cette course au toujours plus m'énerve un peu et fait finalement très mal car elle est curieusement basée sur l'axiome (Larousse : vérité non démontrable qui s'impose avec évidence) qu'argent = bonheur, ce qui, dans mon humble opinion est totalement faux.

Nous, les êtres vivants, habitons sur une planète maison

(oikos, éco, la maison en grec). Notre qualité de vie (bonheur?) dépend donc de 3 composantes :

- L'Écologie : La maison = l'environnement = notre planète = Gaïa (pour certains la planète est un être vivant dont nous n'en sommes que les *microbes*).

- Le Social : les êtres vivants dans la maison, j'entends par là nous ET les autres, animaux et plantes incluses car nous en dépendons. **

- L'Économie : les règles qui devraient permettre à tous ces êtres de vivre sans casser la baraque.

[** Pour beaucoup, la Nature est la terre plus les êtres vivants sauf nous. Je n'aime pas cette vision anthropocentrique responsable de bien des dégâts actuels (la nature serait à notre service). Nous sommes des êtres vivants comme les autres embarqués dans le même navire, donc je mets tout le monde sur le même plan. Il est bien clair que c'est seulement ma façon de voir et qu'il y en a sûrement bien d'autres.]

On ne peut considérer séparément ces trois composantes car elles sont étroitement liées entre elles ! C'est là, pour moi, l'erreur fondamentale des économistes qui refusent de voir l'ensemble et mettent donc la charrue avant les bœufs puisque l'économie découle des deux premières. On retrouve aussi cette vision restreinte chez certains écologues et ceux « qui font dans le social ».

Revenons maintenant à l'empreinte écologique : autant le PIB est un indicateur purement économique, autant celle-ci est purement écologique. Elle mesure seulement l'impact de nos activités dans la maison et aussi sur certains de ses habitants (plantes, animaux), ensemble qu'on peut définir comme la Nature (voir **). Comparée au PIB, elle est déjà plus intéressante mais encore incom-

plète car elle ne tient pas compte directement de la composante sociale.

Par le film d'Al Gore et le récent rapport du gouvernement anglais sur le réchauffement climatique, ce nouvel indicateur s'impose heureusement de plus en plus. Donc, sans être complète, l'empreinte écologique va dans le bon sens.

Pour répondre plus précisément à ta lettre où tu dis qu'il faut sortir du système, bien qu'il ait du bon mais sans aucune alternative à la croissance :

— Évidemment que ce système a du bon, il faut seulement ajouter que c'est seulement pour certains, que ça se fait aux dépens de beaucoup d'autres gens et de la planète, et surtout qu'il n'est pas viable car basé sur une croissance permanente. La question ne devrait donc même pas se poser : il faut sortir de ce système qui s'est emballé et dont le déraillement est assuré (réchauffement climatique, etc.), ce serait très égoïste de ne pas songer un tant soit peu à nos descendants. Les chiffres parlent, même si on peut leur faire dégorger ce qu'on veut, à chacun de les vérifier. C'est de l'hypocrisie pure de dire que tout va bien ou que tout va s'arranger (ah ! la foi en la technologie !). Quand on enlève le nounours au bébé, celui-ci pleure et veut son jouet. Il en est un peu de même avec ceux qui vivent dans ce système. Pourquoi changer alors qu'on est bien ? Il est donc très humain qu'il y ait de nombreuses résistances (tu te souviens quand on traitait les écolos de communistes ?).

— Des solutions pour changer ? plusieurs scénarios sont possibles :

- Une vraie catastrophe naturelle.
- Une grande inertie qui se terminera par une révolution

(et beaucoup de sang) quand tout ira trop mal.

- Un renouveau graduel venant par le haut (l'État?), ce qui n'ira pas sans heurt. C'est mal barré.

- Une prise de conscience collective qui peut être beaucoup plus rapide et efficace qu'on ne le pense. Je m'explique : il s'agit ici de philosophie, c'est-à-dire de vision de la vie, tu sais, les grandes questions comme « quelle est ma place ici ? c'est quoi le bonheur ? », etc. On a tous une vision partielle de la réalité mais c'est elle qui façonnera notre style de vie. Si suffisamment de gens font converger leur vision vers un même centre d'intérêt, alors les choses peuvent bouger très vite. Un exemple : qui aurait pu prédire la Révolution française en 1780 ? bien peu de gens je crois. Il en est de même maintenant (j'espère que ce sera moins sanglant!). Vu la longueur de ce paragraphe, tu te rends compte que c'est ce que je privilégie. En effet, étant depuis des années intéressé par le sujet, je vois de plus en plus de mouvements, d'initiatives qui vont dans ce sens. Pour moi le changement viendra de la base ou il ne viendra pas, ou alors l'accouchement sera difficile. Plus concrètement que toutes ces idées en l'air, je crois à la recherche d'une qualité de vie, que celle-ci ne passe pas par le *toujours plus* mais par le *selon les besoins* de chacun en prenant en compte ceux de son entourage. Toi, par exemple, tu n'as pas besoin de voiture, mais ton voisin si. Moi je n'ai pas de voiture mais j'ai un avion car je suis pilote. Certains appellent ça la frugalité, terme que j'aime bien. On s'aperçoit vite alors que les besoins matériels pour arriver à une bonne qualité de vie sont minimes. Cette qualité-là dépend beaucoup plus du non-matériel, comme le sont les relations sociales, la spiritualité, notre place sur cette planète, etc.

Voilà mon cher neveu un peu de mes élucubrations décousues et très incomplètes car brutes de clavier. On aura le temps, j'espère d'en reparler autour d'un feu, ce sera plus sympa que de taper sur des touches d'ordinateur (eh oui, j'en ai besoin aussi).

Ah! un éclaircissement: ce ne sont que mes idées avec tout ce que cela comporte comme limites, erreurs et autres, à chacun de se forger les siennes. On fonctionne par conviction interne, pas avec celles qui sont imposées. Il y a eu ou il existe des mesures de qualité de vie, mais je ne me souviens ni du sigle ni de ce qui est pris en compte, seulement que parmi les pays en tête figureraient l'Australie et aussi le Canada. J'aimerais que quelqu'un éclaire ma lanterne à moi aussi.

Lohéac, 13 novembre 2006.

Seul le présent existe.

L'avenir est un présent en gestation.

Le passé est un présent figé.

La mémoire du passé influence notre présent qui, à son tour, influe sur l'à-venir.

Réflexions sur le temps en pensant comment le représenter en aquarelle. M'est venue l'idée du symbole du sablier. Nous sommes sur une fine ligne à l'endroit de l'étranglement: notre présent.

Simple coïncidence des homonymes, le présent est-il un présent-cadeau du temps?

Champigné, 22 décembre 2006.

Le philtre d'amour? Je préfère son homophone filtre, qui par définition sélectionne et ne laisse passer que ce qu'on choisit. D'où le dicton «l'amour est aveugle»: la

personne concernée ne laisse passer que les informations qui lui conviennent. Quelques mois ou quelques années plus tard, le filtre s'abîme, se troue et laisse passer de tout. «Mais comment ai-je pu?» se demande alors l'intéressé-e.

Il est bon de se rappeler comment nous fonctionnons : le cerveau appréhende le monde par l'intermédiaire de capteurs limités (nos sens). En plus de cette limitation physique au flux d'information, nous y ajoutons des filtres individuels (caractère) et culturels (une culture = filtres non identiques mais semblables). Nous ne voyons, entendons, goûtons, etc. que ce qui convient à notre vérité, c'est-à-dire à ce qui fait la cohérence de notre pensée. Le reste? non seulement nous l'ignorons, mais nous sommes souvent totalement incapables de le voir, le concevoir, l'entendre.

Au fil de la vie, nous changeons nos filtres et notre regard sur le monde change aussi (aussitôt!).

Conclusion : la vérité absolue n'existe pas. Autant de cerveaux, autant de vérités. Ne serait-ce pas un but louable de l'éducation que d'apprendre à éliminer le plus possible ces filtres qui nous empêchent de découvrir l'ampleur et la beauté de la vie?

Samaipata, 21 avril 2007.

Les Français vont voter demain pour élire un nouveau président. Combien vont voter sans avoir la moindre idée des programmes des candidats? Des jeunes sans doute mais aussi beaucoup de personnes âgées.

Si on oblige tous les citoyens à démontrer leurs aptitudes pour conduire un véhicule et connaître le Code de la route, serait-ce une idée si antidémocratique que leur

demander de prouver qu'ils peuvent voter en connaissance de cause ?

Samaipata, 14 mai 2007.

Lendemain du deuxième tour des élections présidentielles en France. Il a gagné. Ils ont bu pour fêter ça. Les autres ont bu pour oublier...

Lohéac, 6 septembre 2007.

Désir ou pulsion de se sentir utile dans la société... Est-ce pour cette raison cachée derrière le rituel *gagner du fric* que les gens vont travailler ? Sinon, pourquoi alors la déprime de la retraite ? Moi qui ne fais rien en ce moment sinon *m'occuper* et *passer le temps*, je ressens vivement aux tréfonds de moi-même ce sentiment né de mon animalité sociale.

Lohéac, 14 septembre 2007.

Fin des récoltes dans la campagne bretonne où je me promène tous les jours. Les agriculteurs modernes passent dans d'énormes tracteurs aux cabines étanches. Confort certainement, mais que reste-t-il du contact avec la terre ? Quant aux élevages en batteries, je crois que l'odeur qui s'en dégage en dit assez long, pas besoin d'en rajouter. Je n'en ai que plus de respect pour ceux-là qui se battent, non pas pour revenir en arrière mais pour retrouver l'éthique du métier.

Lohéac, 2 octobre 2007.

— Hier soir, débats à la télé. Un sur la science, un autre sur la politique et l'économie. Des personnalités dans tous ces domaines, des gens intelligents. Malgré cela, que d'opinions différentes ou mêmes opposées ! Ces gens sont

pourtant de bonne foi. J'en conclus que ceci est une excellente preuve de la suprématie de la foi sur la logique. Nous sommes des émotionnels d'abord. Pourquoi toujours essayer de justifier des émotions de façon logique ? — Ces jours-ci, je tombe par hasard sur un rapport récent de la FAO avec des conclusions tout en faveur de l'agriculture bio et donc à l'encontre du discours officiel (celui du lobby industriel bien sûr). Personne ne semble le connaître...

La Croix Héléan, 6 novembre 2007.

L'automne est bien là dans ses plus beaux atours. La luxuriance de sa palette écrivant de nouveaux paysages me fascine. Un chant du signe pourrait-on dire... L'idée est fertile et le poème naît :

le chant du signe

une calligraphie sans faille
parcourt joyeuse le coteau
ah ! l'automne est bien canaille
il a volé mon pinceau

La Croix Héléan, 4 janvier 2008.

J'essaierai dorénavant de définir le *système* par *culture de la consommation* et non plus par néolibéralisme, capitalisme ou autres -ismes à connotation politique. Oh le vilain communiste ! dit-on d'emblée. En effet, les mentalités baignant dans cette culture ne perçoivent guère les nuances. Comme l'a si bien dit Bush (le président) : « si vous n'êtes pas avec nous, vous êtes contre nous ». Donc, si je ne suis pas un néolibéral, je suis forcément un communiste ou un terroriste, point.

Quand les choses ne vont pas bien, on cherche toujours à accuser l'autre de ses propres malheurs ou erreurs. Ceci n'est pas nouveau – l'histoire ne fait que se répéter – mais explique ces sursauts haineux envers les immigrés, les musulmans, les exclus du système. Ainsi, plus cette obèse culture de consommation s'enfoncera sous son propre poids, plus elle dérivera vers le totalitarisme. Sa gloutonnerie sera sa perte mais malheureusement, elle risque d'entraîner une bonne partie du reste du monde avec elle.

La Croix Héléan, 9 janvier 2008.

Dans une revue scientifique, je lis que, dans notre corps, le nombre total d'organismes tels que bactéries et virus excède en nombre celui de nos propres cellules. Je ne suis plus moi-même ! Je n'ai jamais cru à l'individualité telle qu'elle est perçue en général et en voici une preuve de plus.

Moi : de l'eau, un tas de cellules et un tas de microbes.

La Croix Héléan, 11 janvier 2008.

La civilisation dans le dictionnaire :

- Fait pour un peuple de quitter une condition primitive (un état de nature) pour progresser dans le domaine des mœurs, des connaissances, des idées.
- État plus ou moins stable (durable) d'une société qui, ayant quitté l'état de nature, a acquis un haut développement.

La culture dans le dictionnaire :

- Au fig. Fructification des dons naturels permettant à l'homme de s'élever au-dessus de sa condition initiale et d'accéder individuellement ou collectivement à un état

supérieur.

- Travail assidu et méthodique (collectif ou individuel) qui tend à élever un être humain au-dessus de l'état de nature, à développer ses qualités, à pallier ses manques, à favoriser l'écllosion harmonieuse de sa personnalité.

Curieuses définitions ! D'un côté, encore et toujours, victoire sur la nature et, de l'autre, dédain de l'état *primitif* des cueilleurs chasseurs (je garde cet ordre). En quoi ceux-ci seraient-il moralement inférieurs du fait de leur mode de vie ?

Ceci est une vision très judéo-chrétienne et matérialiste, bien loin d'une définition universelle.

Je pensais à tout ceci ce matin dans mon lit. Mes propres définitions seraient que la culture est l'état d'un tissu social à un moment donné, c'est-à-dire toutes les interactions entre les membres d'une société – groupes humains (jeunes, vieux, blancs, immigrés, nationaux, etc.) dans un lieu donné (pays, ville, relief, etc.) – Elle évolue donc sans cesse. La culture française actuelle n'est pas la même que celle des années 50.

La civilisation n'est que l'empilement dans le temps de ces cultures et comporte donc un fort côté matériel (monuments, organisation du territoire, etc.).

Il y a toujours un important chevauchement (un vieux n'est pas un punk mais il a pu en être un dans sa jeunesse). Autre image : la culture est une tranche, donc en deux dimensions, d'une civilisation en trois dimensions.

La culture de consommation, étendue sur plusieurs pays, est déjà en train d'ébaucher une civilisation du même nom. Partout où règne celle-ci, on retrouve les mêmes façons de construire, de s'organiser socialement, de s'habiller, se nourrir, et donc de penser.

La Croix Héléan, 19 janvier 2008.

À la télé hier soir, un paysan expliquait qu'il allait sauver le monde en cultivant des OGM, pour lui, pas d'alternative. De nouveau la foi. Ce monsieur est certainement honnête, comme les économistes et leur croissance.

Mon intuition me dit que le mal par le mal est très rare, et plutôt le fruit du dérèglement d'un système à n'importe quel niveau. En fait, la plupart du temps, c'est ce qu'on croit être le bien (notre bien ?) qui engendre l'erreur, que ce soit au nom du droit, de la religion, des idées, de la civilisation, de la science, etc. Rien de cette liste n'est mauvais en soi, c'est ce qu'on en fait qui peut le devenir. *Faire le bien* est risqué.

Si je reprends ce paysan et ses OGM, les économistes et la croissance, les missionnaires, les coloniaux, les néo-coloniaux, les grandes institutions mondiales, tous ont (plus ou moins) l'idée de *faire du bien*. Ils ont tous en commun une chose : une vue partielle, donc subjective du monde. S'ils avaient une vue globale (dans l'espace et le temps), ils s'apercevraient vite que ce monde se débrouille assez bien et qu'il y a très souvent des raisons pour qu'il fonctionne de cette façon-ci ou de cette façon-là. Mais l'arrogance de l'homme est immense.

Champigné, 26 janvier 2008.

Lorsque l'information ne circule plus, les circuits dégèrent et disparaissent. C'est le cas des neurones cérébraux. Je crois qu'il en est de même dans toute relation (relation égale information). Si l'on ne communique pas dans une famille, les liens se défont...

Samaipata, 11 avril 2008.

L'écologie à l'européenne est trop souvent limitée à une gestion des déchets. On recycle, on enfouit, on cache, on limite sa consommation parce que cela coûte cher et qu'on a de plus en plus de mal à joindre les deux bouts. Peu de gens encore, bien trop peu, comprennent qu'il faut changer les habitudes de consommation pour penser autrement, sortir de ce cadre rigide pour entrevoir d'autres valeurs (et aussi retrouver celles qui ont été perdues, obli-térées par l'omniprésente valeur de l'argent justifiant tous les moyens pour en avoir), se rendre compte que prendre soin de la terre n'est pas l'idée loufoque d'une nouvelle secte, retrouver les différences de l'autre, les accepter et les comprendre. Bref, il faut agir et vivre en équilibrant écologie-société-économie. Le monde occidental a bien trop privilégié cette dernière au détriment des autres. Le résultat est un monde bancal où l'on ne se sent pas bien.

Ji-Parana, Rondônia, Brésil, juin 2008.

— Une ville de 60.000 habitants qui est plus jeune que moi d'environ 20 ans ! La moitié de cet état grand comme la moitié de la France est déboisée pour les vaches, première cause, et de loin, de la déforestation amazonienne.

— Un gris pur est triste et terne. Voilà pourquoi je n'utilise pas cette couleur en aquarelle. Un gris trichrome fait avec de justes proportions de jaune, bleu et magenta est vivant et palpite (sujet de l'un de mes poèmes). Parfaite image de l'unité dans la diversité. L'humanité ne serait pas ce qu'elle est sans ses couleurs différentes.

Samaipata, 24 juin 2008.

Un vautour à tête rouge évolue admirablement entre les

arbres devant la maison. Il doit y avoir une quelconque charogne, sans doute jetée par un passant peu scrupuleux. Cela me ramène aux déchets, et au village brésilien de Picinguaba.

Sur la petite plage où accostent les pirogues des pêcheurs, les urubus viennent rôder le soir pour se nourrir des restes de poissons. Ces vautours entièrement noirs ont un aspect sinistre et de mauvais augure dans l'imagerie populaire alors qu'ils sont très utiles et inoffensifs. Qui pourrait recycler ainsi? L'urubu sera lui-même recyclé un jour dans l'estomac d'un autre animal ou retournant à la terre sous forme de compost grâce au travail de milliers d'autres organismes.

Une ONG du village, veut organiser le recyclage. Bonne idée bien sûr, à laquelle j'ai participé et je me souviens avoir pensé aux poissons de la plage. Ramasser, broyer, composter ou en faire une farine fertilisante... les humains veulent agir, faire, gérer. À aucun moment je n'ai su regarder et comprendre que les urubus le faisaient déjà bien mieux que nous, et sans frais.

Samaipata, 12 juillet 2008.

Le monde occidental est malade. Noyé dans l'argent, il étouffe, comme il a étouffé les valeurs qui permettaient le vivre ensemble. Les néolibéraux ont manqué de vision : en misant sur la compétitivité à tout prix, ils ont démolé le ciment social qu'est la morale. Celle-ci a été reléguée à tort dans une religion vieillotte et peu crédible. Les vertus ne sont pas divines mais bien humaines. Ce sont elles qui permettent à chacun de s'enrichir, autant humainement que matériellement. L'honnêteté paie autant en bien-être intérieur qu'en monnaie sonnante et trébuchante.

Samaipata, 13 juillet 2008.

Je suis grand-père! depuis le mien, c'est la cinquième génération qui apparaît. Un fil de plus dans la trame de la vie, cinq fils ajoutés en un peu plus d'un siècle. La vie prend son temps, a-t-elle un but? Un fort sentiment d'appartenance joyeuse m'envahit.

Samaipata, 15 juillet 2008.

À la naissance de mon premier petit-fils, mes enfants m'ont immédiatement rappelé une promesse que j'aurais faite longtemps auparavant: me couper la barbe. Ils jubilaient, les chenapans. Donc, malgré de vaines protestations de ma part, le barbier m'a ôté laborieusement des poils âgés de trente-six ans. Découverte de quelques rides ... mais quel est ce visage? Drôle d'impression que celle de ne pas se reconnaître! Ma peau semble anesthésiée et j'ai froid au menton. Depuis, je ne croise plus que des amis hilares ou qui me frôlent sans me voir.

Flor de Oro, août 2008.

Le monde se crée tous les jours car il est ce qu'on pense. Lorsqu'on cessera de le penser à contre-courant de la nature, nos vies couleront beaucoup mieux.

Samaipata, 30 septembre 2008.

Je suis un enfant de l'univers, né dans les étoiles et nourri par le soleil. On sourira devant ces propos ingénus du poète. Pourtant le scientifique dirait la même chose: tous les atomes de mon corps ont appartenu aux étoiles, les atomes lourds provenant des supernovæ. Les plantes captent l'énergie du soleil par le biais de la photosynthèse. Les herbivores mangent les plantes et les carni-

vores mangent les herbivores. C'est donc bien le soleil qui, littéralement, me nourrit. Pour moi le divin c'est cela.

Champigné, 20 février 2009.

Une journée peut être longue ou courte, pluvieuse ou ensoleillée, ennuyeuse ou joyeuse. Il en est ainsi de notre vie : nous en avons tous une, aucune n'est identique.

Samaipata, 3 novembre 2009.

Pleine lune hier soir, début de l'année celtique. Ma fille de trente-deux ans m'envoie un courriel ce matin :

Pensamiento de la otra noche, porque me gusta el agua y la luna, debí ser un pez en otra vida, y en noche de luna llena, soy un pez luna [Je pensais hier soir que, parce que j'aime l'eau et la lune, j'ai dû être un poisson dans une autre vie et donc, pendant les nuits de pleine lune, je suis un poisson lune]. Dans son propos et sa façon de jouer avec les mots, je retrouve la fraîcheur de l'enfance qu'elle a su entretenir et je soupire autant d'aise que de nostalgie.

Samaipata, 8 novembre 2009.

— La nuit, on dort. Une évidence. Mais en comprenons-nous bien le sens ? cesse-t-on de penser ? est-ce pour reposer le corps physique ? sommes-nous des zombies qui à peine respirent encore ?

Je me suis rendu compte que les idées créatrices surgissent souvent au petit matin, dans cet espace ni nuit ni jour, ni sommeil ni réveil (les Celtes anciens avaient beaucoup de respect pour ces zones intermédiaires). Or, en dessin comme en peinture, on estime qu'il faut faire taire notre cerveau logique pour que puisse s'exprimer par le geste

une autre partie créatrice que certains appelleraient l'inconscient car s'il pense, il ne parle pas.

Je croirais volontiers que cet inconscient créateur s'épanouit pendant la nuit, libéré du bavardage incessant de la partie logique, celle de la parole. Le petit matin serait donc ce moment privilégié où ni l'inconscient ni le conscient ne dominant. L'information passe alors de l'un à l'autre, autrement dit les idées créatrices de l'inconscient peuvent s'exprimer par la parole du conscient. Puis, malheureusement, celui-ci prend très vite le dessus et repart pour un cycle diurne de bruit et de bavardage. Dans notre tête, il y a un estran fertile.

— Le présent est exactement ça, un présent de la vie. Combien ne songent même pas à ouvrir le cadeau.

Samaipata, 18 décembre 2009.

Un seul sourire peut changer toute une vie.

Samaipata, 3 janvier 2010.

Je pressens de grands changements pour moi cette année. Reste à savoir de quel côté va souffler le vent.

Samaipata, 19 janvier 2010.

Dans ce monde du verbe avoir, je mise sur le verbe être.

Samaipata, 30 janvier 2010.

Si l'on conçoit que la pensée logique se développe suivant nos croyances, elles-mêmes basées sur nos réponses émotionnelles à notre environnement, alors on comprend comment l'intelligence n'est qu'un outil au service de ces croyances et que la pensée exprimée en parole n'en est que leur reflet.

Des exemples :

- la montée du créationnisme (45% des Étasuniens y croient).

- les débats télévisés ou des gens intelligents s'opposent sans avancer d'un pouce.

- mon ami Alex qui croit que le monde est mené par la rapacité humaine et le voit donc ainsi.

Conclusion : si l'on veut un monde meilleur, il nous faut d'abord croire en l'homme, celui-là même qui est en train de le détruire.

Lorsque la confiance entre les hommes sera de retour, le monde changera.

Samaipata, 17 février 2010.

La peur est très forte dans les pays occidentaux. Peur de l'autre par l'immigration, peur de la différence (religion, le voile, etc.), peur de manquer (les retraites...).

La peur serait-elle proportionnelle aux possessions ?

Samaipata, 23 février 2010.

Retour à un thème qui me tient à cœur. Les différentes parties de nos cerveaux se réveillent-elles en même temps ? Je penserais volontiers que non, ce qui expliquerait ce moment créatif privilégié de l'aube dont parlent beaucoup de créatifs justement. Le cerveau logique, étant plus complexe, tarderait davantage à se mettre en route, ce qui laisserait les autres s'exprimer ? J'ai aussi noté que les pensées de ces moments sont fugaces et qu'il vaut mieux vite se lever et prendre un crayon.

Samaipata, 5 avril 2010.

Grand ménage. Pour la première fois de ma vie, je trie ma

bibliothèque pour ne garder que certains livres et vendre les autres. Je leur dois en grande partie d'être ce que je suis. Tout en triant, je revois vivre certaines époques de ma vie et mes intérêts d'alors : aviation, cuisine, oiseaux, écologie, philosophie, spiritualité, technique, plantes, jardinage, construction de maisons, voyages, aquarelle, histoire, cartes du monde, langues, poésie, cerfs-volants...

Ces livres ont été de fidèles compagnons, de sages professeurs, des amis. Je me sens comme un Judas qui va vendre ses maîtres.

Samaipata, 6 avril 2010.

Il y a autant d'irrationnel en politique que dans une vie sentimentale. Ceci à propos des gens de Samaipata qui viennent de réélire le maire précédent qu'ils détestaient...

Samaipata, 28 avril 2010.

Il y a un avocatier dans mon jardin. Ses fruits mûrs font ployer les branches. Je vais bientôt pouvoir en donner à tous mes amis et je m'en réjouis. Je me sens le gardien de cet arbre mais pas du tout le propriétaire. D'une certaine façon, cet arbre est lié à tous ceux qui mangent ses fruits. Que penseraient mes amis si je le coupais ?

Samaipata, 16 mai 2010.

Cet après-midi, j'ai invité mes amis à prendre un dernier thé chez ma fille avant mon départ définitif vers l'Europe. L'un d'eux revenait tout juste du Paraguay et sa femme l'attendait avec impatience. J'ai été touché par leurs embrassades, leurs mains enlacées. En face de moi ma fille resplendissait. Elle est enceinte de trois mois.

La présence de l'amour se ressent et est contagieuse. Je pense qu'il en est ainsi chaque fois que la force du vivant se manifeste.

Champigné, 10 juillet 2010.

La météo :

Mardi, temps brumeux et couvert, températures fraîches.

Mercredi, légère amélioration, températures en hausse.

Jeudi, ciel bien dégagé, quelques petits nuages dispersés, températures agréables.

Vendredi, front froid et violent, orages et bourrasques toute la journée, forte chute des températures, gel possible dès le soir.

Récit imagé de la rencontre avec ma compagne au bout de neuf mois...

Champigné, 21 juillet 2010.

Moi, individu, je ne suis que l'expression momentanée du vivant, et peut-être même de l'univers quand on saura que la vie est une continuité normale du monde physique *inerte*.

Il est 8 h du matin, je bois mon café en regardant les sapins par la fenêtre. Je ressens parfaitement que nous faisons, eux et moi, partie d'un tout.

Imitant la corne de l'escargot, ma mort est la rétraction du moi dans le tout. En ce sens, je suis éternel.

Champigné, 10 octobre 2010.

Un documentaire sur l'histoire africaine. On y parle de la colonisation évidemment. Je me demande comment nous aurions réagi dans le cas inverse. Sans doute comme ces gens. Et eux, auraient-ils été aussi arrogants et impi-

toyables que les blancs ? sans doute aussi. L'homme est le même partout, ce sont les circonstances qui le façonnent. Je suis né blanc, français, de milieu modeste. Les autres attendent que j'assume ma position. En fait, c'est en passant outre ces données purement fortuites, ni demandées ni choisies, que je peux enfin devenir un homme, un vrai, qui se reconnaît dans chacun, quelle que soit sa condition ou sa provenance.

Champigné, 3 novembre 2010.

C'est le nouvel an celtique. Le mois de novembre est le mois noir, *miz du* en breton. Mais c'est le noir de la nuit, du repos de la terre qui vient de nous donner ses fruits. L'automne est une saison magnifique et généreuse. J'y pensais avant-hier en ayant le privilège de naviguer en kayak dans le golfe du Mor-bihan, la petite mer. À mon retour en Anjou, il a suffi de trois jours pour que les arbres flamboient. Tout en prenant mon café, j'admire ce matin l'érable jaune indien et le cerisier qui rougit devant le vert sombre des épicéas. Toutes les saisons sont belles. Il en est ainsi de ma vie. J'ai la chance d'avoir eu un printemps et un été radieux. Maintenant c'est mon automne à moi aussi. Je me sens mûr et beau dans moi-même, en paix malgré un environnement pas facile, et j'ai envie d'être aussi généreux que la nature.

Lohéac, 2 janvier 2011.

Ne plus penser en 2D mais en 3D, comme le cinéma.

Par exemple, les nationalismes et leurs frontières sont en 2D. Ils sont dépassés si on pense en 3D : les régionalismes, les croyances diverses, les familles, les transnationales, les écosystèmes, les remaniements politiques sont

autant d'étages divers qui se superposent au-dessus de la platitude du nationalisme et ne correspondent jamais à une seule frontière.

L'être est unique dans sa multiplicité, à l'image de notre environnement. Dans mon cas, je suis Celte par mes racines, Bolivien par le cœur, Français par les papiers, animal de climat tropical aussi bien que tempéré, planétaire par ma propre famille dispersée, ...et les atomes de mon corps proviennent des étoiles!

Champigné, 15 février 2011.

Frottements, frictions impliquent, au sens physique, de se toucher. Il en est de même au sens figuré: plus on est proche, plus il y a de chance qu'apparaissent des frictions ou des bagarres, entre frères et sœurs par exemple, ce qui est mon cas en ce moment. Comment font les poissons dans les bancs?

Champigné, 22 mars 2011.

Les nouveaux péchés:

- ne pas éteindre la lumière
- prendre un bain au lieu d'une douche
- jeter un papier par terre
- être gros
- fumer
- laisser son chien aboyer
- ne pas se méfier des musulmans
- faire confiance à des manouches
- avoir de la sympathie pour les migrants
- avoir sa propre opinion pendant le journal télévisé
- *profiter* des largesses (!) de l'État
- douter du gouvernement, surtout en cas de crise

- oser penser différemment (péché mortel)
Liste non exhaustive, mea culpa.

Champigné, 30 avril 2011.

Quel paradoxe ! plus la croissance et le *progrès* augmentent, plus le monde rétrécit. Ma grand-mère mettait quatre heures pour faire 20 km en carriole. Moi, dans le même temps, je peux aller à Damas en avion. Voilà pour le temps. Et l'espace ? Ma grand-mère vivait dans ce rayon de 20 km, alors que moi j'ai parcouru la planète, comme la plupart de mes congénères occidentaux. Qui trop embrasse mal étreint, dit la sagesse populaire. À voir la morosité de la société de consommation, je pense que ce dicton est malheureusement plus vrai que jamais. Nous vivons différemment mais, dans le fond, nous n'avons rien gagné.

La Croix Héléan (Ar Groaz Helean), 14 août 2011.
Ben, j'ai oublié...

Champigné, 18 septembre 2011.

— Pour véritablement échanger, il doit y avoir un sentiment d'égalité, sinon cela devient de la pitié ou de la mendicité. Je peux très bien, en tant que pauvre, me sentir l'égal d'un riche si je sais supprimer l'envie en moi. Et moi, riche, je verrai le pauvre comme mon égal quand je saurai voir l'homme en lui, ce qui est sans doute plus difficile que l'inverse.

— Cousinade aujourd'hui. Je n'avais pas revu certains depuis plus de trente ans et d'autres jamais, ce qui ne m'a pas empêché de les tutoyer d'emblée et de converser comme si on se connaissait depuis toujours. Gros senti-

ment d'appartenance.

Le Guilvinec (Ar Gelveneg), 27 octobre 2011.

Installé au bord de la mer pour la première fois de ma vie, je n'oublie jamais d'aller la voir avec mon vélo. Elle est toujours belle, peu importe son état. Aujourd'hui c'est une grande marée et, le vent aidant, l'eau est montée presque en haut des quais où sont amarrés les chalutiers. Il n'en faudrait guère plus pour être inondé. Impuissance devant les forces de la nature. J'ai une pensée pour les habitants de Bangkok qui ont leur ville sous les eaux en ce moment.

Le Guilvinec, 22 novembre 2011.

— Anniversaire d'un de mes petits-enfants. Ils sont cinq maintenant. Je pense à eux toute la journée.

— De l'importance de la dissidence :

Une charpente, c'est ce qui soutient. On peut dire ainsi que l'organisation politique d'un pays et son gouvernement sont sa charpente. Autrefois, une charpente était un objet de fierté, solide, faite avec l'amour « de la belle ouvrage » et une certaine mystique, c'était fait pour durer. Maintenant on fait dans le préfabriqué, le sous-traité, le recyclable. J'ai l'impression qu'il en est de même en politique. Pourquoi ? les humains actuels ne sont pas plus idiots que les bâtisseurs des cathédrales. Non, ils reflètent seulement la pensée sociale : consommation, immédiate-té, confort.

D'où l'importance de la dissidence (du latin *dissidentia*, opposition, désaccord). S'agite en ce moment même le mouvement des indignés. C'est bien, mais ce mot, qui exprime aussi un désaccord, reste abstrait. C'est rechi-

gner mais se laisser tirer, alors qu'on peut vivre en dissidence (ce que font beaucoup d'indignés malgré tout) : je ne suis pas d'accord, donc je vis autrement. Je n'attaque personne mais je fais selon ce que je pense. Lorsqu'un nombre suffisant fera de même, alors la pensée sociale basculera et le dissident deviendra le normal. Pas besoin de perdre de l'énergie à se battre, l'édifice tombera tout seul.

Le Guilvinec, 27 décembre 2011.

Cet après-midi entre dans la boutique un client avec sa petite fille. Je donne à celle-ci une marionnette de doigt, en laine des Andes, représentant un condor. Son visage s'illumine d'un grand sourire. Quelle récompense que ce sourire innocent !

À l'heure de la fermeture, je pousse la porte et tombe alors une jolie bourse en cuir accrochée à la poignée extérieure. Dedans, un petit bout de papier griffonné : « on dirait que le petit condor vous a apporté un présent ». Mon cœur s'est réchauffé. Voilà un kif magnifique comme j'aime à me souvenir le soir : combien de kifs aujourd'hui ? Un renard a traversé la route, une fille m'a souri, le soleil couchant était splendide, j'ai été aimable avec les clients... tout ce qui m'a fait sentir bien. J'essaie de le faire chaque jour, c'est bon pour la santé.

Le Guilvinec, 23 février 2012.

En pleine élection présidentielle, je me pose une fois de plus la question du corps social. A-t-il une conscience propre ? Si oui, est-elle plus forte que la conscience individuelle ?

À ces deux questions, je répondrais oui. Prenons

l'exemple des bactéries dans nos corps: elles nous sont utiles souvent, nuisibles parfois, elles suivent leurs vies de bactérie, et ni elles ni nous ne nous soucions de l'autre. Pourtant nous avons une influence sur elles comme elles en ont sur nous.

Le même genre de relation existerait-il entre le corps individuel et le corps social? Les niveaux de conscience et les intelligences ne sont pas les mêmes. En analysant les réactions de foule ou les opinions qui prévalent, ne pourrait-on pas comparer le *cerveau* social au cerveau archaïque de l'homme? Cela a du sens dans la mesure où, dans la préhistoire, la cohésion sociale était un moyen efficace de survie. Réaction donc à l'immédiat. Pas besoin de logique, et une mémoire très sélective qui correspond bien aux réactions envers les discours politiques contradictoires (on oublie), les dangers trop lointains ou non perçus (le réchauffement climatique), ou le cours de l'histoire même récente (guerre en Irak et menaces actuelles sur l'Iran).

Face à cette intelligence primitive du social, comment réagit l'individu? Lui, ce serait plutôt le cerveau limbique, celui des émotions. La logique interviendra pour justifier ses actions, quelles qu'elles soient (il existe des études scientifiques sur ce processus), et assurer une certaine autonomie, parfois, car peu vont à l'encontre des diktats du corps social. Et celui qui en a le courage sera peu écouté.

Plomeur (Ploveur), 1 juin 2012.

— Je suis en stage de breton dans une classe bilingue CM1 et CM2. Pendant deux semaines, je fais mes devoirs comme mes camarades de 8 et 9 ans. Fantastique.

— Si on estime à 10% la part individuelle et à 90% la

part sociale de chacun, on voit l'importance de bien choisir son environnement (physique et social) puisqu'on subira forcément son influence. J'en étais conscient lorsque j'ai décidé de changer de vie en passant d'un monde en pleine évolution à un monde de consommation. Ne jamais oublier.

Champigné, 14 août 2012.

— On pourrait comparer la vague de la modernité à un tsunami: trop d'infos, trop de pub, trop de télé, trop de choses, trop de trop. Nous sommes submergés et incapables de résister au choc. Que peuvent faire les survivants? Fuir? où? Reconstruire différemment? Au moins essayer.

— Le chant du monde

Le chant avant la parole

Le désenchantement

Le déchant (kan ha diskant chez les Bretons)

Le monde vit dans le chant et le déchant, sans cesse en mouvement, sans cesse se reconstruisant, se modifiant.

Tréffiagat (Triagad), 16 octobre 2012.

En chimie, un catalyseur est un corps qui favorise une réaction sans y prendre part. Exemple du platine dans les catalyseurs des véhicules.

Et si j'en étais un? Serais-je heureux si de bonnes choses arrivaient rien que par ma présence? Ça sonne un peu arrogant...

Je pensais à cela ce matin en me remémorant ce que me disait ma prof de musique: «en assistant aux cours de cornemuse, ta présence va aider ce jeune qui vient d'une famille difficile». Voilà, je catalyse. Le simple fait d'être

là, l'autre s'améliore, c'est génial ! Je ne dis rien, n'impose rien, pourtant il progresse plus vite que s'il était seul. On m'a dit la même chose à la fin de ma formation de breton en juillet dernier. Bien évidemment ça fait plaisir, mais ce n'est pas le but car il n'y en a pas.

Je n'ai jamais entendu parler de ça pendant les cours de morale ou de religion (si loin). On me disait qu'il fallait faire le bien aux autres, leur enseigner ce qui est bon. Là, je prendrais une part active, c'est moi qui fais pour eux ou leur dis que faire, ce n'est pas la même chose. Il est vrai qu'on me disait aussi de donner l'exemple. On se rapproche déjà mieux de l'idée mais le désir du « faites comme moi car j'ai raison » est toujours présent.

Un vrai catalyseur n'a rien à montrer ou démontrer. Il ne lui suffit que d'être. Se sentir soi-même bien dans sa peau en est sans doute une condition première.

Avais-je déjà inconsciemment cette idée lorsque j'écrivais le dernier vers du poème de l'albatros ?

le magnifique voilier
à quoi donc peut bien penser
l'albatros en ses errances
tout au long de routes tracées
par des vents sans complaisance ?
des semaines des mois entiers
sans cesse contemplant les mers
liquides déserts sans pitié
envers qui habite les airs
l'écume des crêtes qui se brisent
caresse ses ailes de géant
que cherche-t-il sous la brise
seul perdu sur l'océan ?

j'ose croire avec les poètes
que vrai voyageur ce maître
rien ne cherche ni rien ne quête
Il ne lui suffit que d'être

Idée déjà ancienne enfin concrétisée dans un endroit privilégié face au grand Atlantique et ses puissants rouleaux équinoxiaux bavant d'écume. J'aime cet élégant pèlerin des mers pour l'avoir vu raser les vagues des côtes de Patagonie du haut de ma machine volante. La dernière strophe est à prendre dans un sens taoïste. Les vrais voyageurs (qui se déplacent ou non, comme les poètes) n'ont pas de but, le chemin lui-même est leur quête. Quant au titre, il vient de la définition de l'albatros dans le Larousse... Je n'allais quand même pas faire concurrence à Baudelaire! (Batz-sur-Mer, 18 mars 2004).

Tréffiagat, 5 décembre 2012.

Je viens de regarder un documentaire au sujet des soldats danois en Afghanistan. Une technologie de pointe liée à une ignorance totale de ce monde nouveau pour eux. En face, une population démunie et *l'ennemi* qui, lui, ... est chez lui. Pas moyen donc de *gagner* cette guerre, fausse mais qui tue quand même. Fort sentiment d'écoeurement.

Tréffiagat, 16 janvier 2013.

L'autre jour une amie m'a dit «merci d'exister». Cette petite phrase a tourné dans ma tête pendant plusieurs jours, pesant et soupesant ces deux simples mots. Existe-t-il plus belle déclaration d'amour? Elle laisse en effet toute la liberté à l'autre, quel qu'il soit, car j'entends ici l'amour au sens large, celui qui s'adresse à tout, tous et

toutes sans absolument rien demander en échange. On est bien au-dessus du «je t'aime» ou, pire encore, du «te quiero / je te veux» de la langue espagnole. On peut aussi bien la dire à son amant-e, son ami-e, une fleur, un animal ou même un paysage.

Voilà une année qui commence bien.

Tréffiagat, 26 janvier 2013.

«Si votre seul outil est un marteau, tout ressemble à un clou», dit un proverbe japonais. Donc, si ma seule info est le martelage (!) de la télé, ma pensée reflétera l'opinion générale.

Le phare n'éclaire que brièvement un tout petit coin de ce qui est pourtant là. Si, à son image, mon point de vue est étroit (le marteau du proverbe), je ne verrai qu'une infime partie de la réalité. Et le reste ? perdu.

Si je veux peindre la nature, mes pauvres outils ne pourront jamais recréer la richesse des nuances sous mes yeux. Si je veux appréhender le monde de la meilleure façon possible, ce ne sera toujours qu'une approximation.

Tréffiagat, 27 janvier.

J'ai vécu en Bolivie parce que j'y ai rencontré ma femme. La plupart de nos soi-disant choix dépendent en fait d'événements extérieurs qui croisent notre chemin à un moment favorable. Une définition du destin ?

Tréffiagat, 30 janvier 2013.

Peu de gens se rendent compte que les vraies valeurs morales, donc celles en dehors de la religion, nous importent depuis l'aube de l'humanité, et qu'elles sont là autant pour faciliter la vie en commun que pour notre

propre satisfaction et plaisir. On se sent toujours bien lorsqu'on agit avec elles.

Tréffiagat, 26 avril 2013.

La loi sur le mariage pour tous est passée. Et cela après des mois de manifestations massives. La France est ainsi le quatorzième pays à adopter une telle loi, et le premier à avoir déchaîné autant de passions à l'encontre de ce sujet de la part de ceux qui ne sont pas directement concernés. En Angleterre, le parlement en a discuté trois heures avant de l'adopter, point final. Je me rends compte combien les Français sont conservateurs tout en le niant eux-mêmes. Depuis le voile islamique, en passant par le changement controversé (évidemment) des plaques minéralogiques, tout fait débat, surtout ce qui n'a que peu d'importance ou ne concerne que les autres. Les vrais débats, eux, par exemple des propositions de changement de société, ne soulèvent pas les foules... Le virus de la consommation est bien ancré dans les têtes et ne veut pas de modifications de cet environnement qui lui réussit si bien.

Tréffiagat, 14 mai 2013.

Les personnes qui savent regarder se reconnaissent quand elles se croisent. Des amours, des amitiés naissent ainsi, ce n'est pas seulement dû au hasard. Cette faculté sert aussi à éviter de se fourvoyer avec des gens dont rien de bon ne sortira. Il ne s'agit pas d'ignorer ces personnes ou d'être dédaigneux, mais simplement de reconnaître qu'on emprunte des chemins trop divergents.

Tréffiagat, 23 juin 2013.

La spontanéité amène la fraîcheur de la pensée. Ce qu'on écrit, dessine, peint, enfin tout ce qu'on crée, reflète alors davantage notre personnalité. L'écriture ne sera sans doute pas parfaite, ni le trait du sketch, ni l'esquisse à l'aquarelle, mais cette fraîcheur même a sa beauté particulière, elle est plus authentique en quelque sorte.

Deux de mes meilleurs amis se séparent et je réponds de cette façon à tous les deux. Ce soir je suis serein.

Tréffiagat, 5 juillet 2013.

Le premier jour d'un vrai été. Trente degrés dans mon mobil-home ramènent à flot quelques souvenirs tropicaux et j'écoute un peu de musique bolivienne.

Mon corps apprécie.

Tréffiagat, 9 juillet 2013.

En archerie zen japonaise, on doit s'entraîner à ne pas viser pour atteindre le but, paradoxe total pour l'animal occidental que je suis.

Un scientifique racontait sur France Inter comment améliorer les troubles graves de la vision dus à des accidents cérébraux, l'œil restant intact : si on place un objet dans le champ de vision du malade, celui-ci ne le voit pas et est pourtant capable d'en dire la forme ou la couleur mais il ne sait pas pourquoi. Impressionnant.

Je pense relier ces deux faits : notre inconscient accède à beaucoup d'information par l'intermédiaire de nos sens et peut-être par d'autres moyens. L'archer, en visant, fait travailler le conscient qui va laborieusement calculer la trajectoire de la flèche. En ne visant pas, c'est l'inconscient qui prend le relais et celui-ci a l'air beaucoup

plus capable d'accomplir cette tâche, il suffit de regarder les maîtres de cet art. La difficulté consiste donc à faire taire ce conscient bavard qui interfère avec sa contrepartie, muette elle, mais ô combien plus puissante et précise ! Dans le cas de l'accident cérébral, le conscient est naturellement bloqué. Celui-ci est alors aveugle. Mais pas l'inconscient qui, lui, voit parfaitement l'objet mais ne peut le nommer.

En prenant encore un exemple : l'efficacité des messages subliminaux prouve aussi l'agilité, la promptitude et la sensibilité supérieure de cette partie de notre cerveau dite muette.

Ces démarches sont similaires et dévoilent ainsi l'énorme complexité de nos facultés mentales dont nous nous obstinons à n'employer qu'une petite partie.

Alors soyons zen.

Tréffiagat, 12 juillet 2013.

Un horizon réduit limite notre regard physique ou spirituel et confère une dimension démesurée au peu que nous voyons ou nous occupe l'esprit.

Lorsque je me sens ainsi, je prends la perspective d'un astronaute dans la station spatiale internationale. Ce qui me paraissait important en bien ou en mal disparaît soudain...

Tréffiagat, 20 août 2013.

Un rêve, c'est un peu comme tenir le fil d'un ballon de gosse qui flotte dans l'air. Il est là, toujours à notre portée, on se dit qu'on peut l'avoir quand on veut, qu'il suffit de le tirer à soi. Mais beaucoup lâchent la ficelle pour saisir la moindre chose qui se présente devant eux...

Tréffiagat, 25 août 2013.

Un ami se confie : « dans ma famille, une gérontologue m'a volé mes parents, une pédagogue m'a volé mes petits-enfants : elles savent, pas moi, donc moins je m'approche, mieux c'est. Voilà mon ressenti et ça fait mal ».

L'expert sait, ou du moins croit qu'il sait. Vrai sans doute dans son champ d'expertise, et encore, il suffit d'analyser les résultats du FMI ou de la Banque mondiale... En fait, comme personne ne peut intégrer toutes les variables, conseils et décisions prodigués ou exigés sont rarement justes.

Je m'en étais déjà aperçu quand je présidais une association consacrée à la protection des oiseaux en Bolivie. Là, je m'étais vite rendu compte de la limitation des experts qui ne considéraient que leur très restreint champ d'opération, d'où la nécessité de discuter les projets avec les personnes les plus diverses.

Je tends à écouter mon intuition et le bon sens populaire qui ne doit guère se tromper plus souvent que ces gens-là.

Tréffiagat, 27 août 2013.

En parlant de la Terre, on dit indifféremment *la planète* ou *le monde*. Dommage. Je pencherais plutôt pour une planète de mondes. Des millions de mondes, beaucoup plus sans doute, tous logés sur cette belle planète, s'ignorant parfois, la plupart du temps en interaction positive ou négative.

Si je me limite aux mondes des humains, je vois bien que mon monde à moi n'a que peu à voir avec celui d'un Chinois, celui de la bourgeoise voisine ou encore celui du croyant dans une cause quelconque.

Je peux m'ouvrir aux mondes des autres en m'y diluant

ou en gardant mes spécificités et en les offrant par la même occasion. J'ai aussi le choix d'en être effrayé et jouer à l'huître ou de vouloir imposer mon monde à moi... Cette dernière option me paraît malheureusement la plus courante.

Tréffiagat, 9 septembre 2013.

Depuis une bonne semaine je dors mal, préoccupé par des discordances entre frères et sœurs au sujet de mes parents. Puis ce matin j'ai soudainement réalisé où était le malaise : la maison que je croyais être encore un lieu familial n'existe plus. À sa place, identique en apparence, une extension de maison de retraite où vivent maintenant mes parents.

Aujourd'hui seulement, je me rends compte de cette transformation qui pourtant se déroulait sous mes yeux, cœur de dissensions qui n'ont plus lieu d'être. On se bat pour le vivant, pas pour ce qui est mort. Les disputes seront avalées par le temps, l'outil préféré de la nature qui reprend déjà le terrain autour de la maison. Dans celle-ci vacille encore une minuscule flamme de vie que s'efforce de maintenir toute une armée d'intervenants. Je n'y ai plus ma place. Le deuil peut maintenant commencer et je me sens soulagé.

Tréffiagat, 9 octobre 2013.

Je vis depuis un mois dans une cabane de jardin de neuf mètres carrés. Une table de bois en guise de bureau, des étagères pour les vêtements et les livres. Pendu à un clou, un sac guarani dont dépassent ma bombarde et le practice de cornemuse. J'ai toute la musique que je veux grâce à internet et l'ordinateur. Posé sur le plancher, un vieux

matelas de laine, fabriqué il y a longtemps par un de mes frères, est ma foi bien douillet et je n'ai jamais froid sous la couette, bien que la température soit la même à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un frêne emplît la fenêtre sud et par l'autre à l'ouest des arbres encore, et un peu de ciel. Ma pensée vole vers Henri David Thoreau qui, en février 1848, exactement 100 ans avant ma naissance, vivait aussi dans une cabane à Walden. Il sortait parfois pour donner des conférences sur la désobéissance civile, ce qui inspira plus tard Gandhi et Martin Luther King. Voilà de la bonne matière à pétrir dans ma petite cabane où je me sens bien.

Tréffiagat, 26 octobre 2013.

Sur la cornemuse, je dois apprendre à désolidariser mon souffle de mes doigts sur le levriad (chanter en anglais, la flûte quoi). Pas facile, un peu comme la danse bretonne où les pieds se perdent dès qu'on pense aux bras, ou un dessin faussé par les symboles qui interfèrent (voir l'excellent livre de Betty Edward *Drawing with the right side of the brain / Dessiner avec le côté droit du cerveau*). C'est l'inconscient qui apprend, d'où la nécessité de ne pas penser, le conscient ne fait qu'interférer en voulant faire ce qui ne lui correspond pas. Je fais un essai et ça marche plutôt bien, plus qu'à pratiquer.

Tréffiagat, 12 novembre 2013.

Mon fils me regarde poser un récipient à côté du petit robinet du filtre à eau. Dix minutes plus tard, catastrophe, il y a de l'eau partout dans la cuisine car ce même récipient placé maintenant sous le robinet a débordé. Ce genre de bêtise m'arrive souvent et mon fils se moque bien de

moi. Je suis étonné car je n'ai pas souvenir d'avoir voulu remplir le pot, mais il me le confirme car il m'a vu. Sachant qu'il ne ment pas, je doute donc de moi-même et nous passons à autre chose en rigolant et en épongeant. Puis arrive ma fille qui nous voit et s'écrie «oh non, j'ai encore oublié!», car c'est elle qui avait voulu remplir le pot en question.

En réfléchissant à cet incident, j'ai compris ce qui s'était passé : Mon fils savait que cela m'arrivait assez souvent, il m'a vu avec le pot dans les mains ainsi que mon geste de le poser près du robinet. Lorsque celui-ci a débordé, son cerveau a alors tricoté son histoire avec ce dont il disposait, et comblé les vides en inventant sans qu'il en soit conscient. Résultat, je suis accusé de façon tout à fait sincère et convaincue, donc je doute de moi-même. C'est le problème bien connu des témoins qui peuvent jurer que ce qu'ils ont vu était rouge alors que c'était vert.

Ne jamais oublier que le monde n'est qu'une représentation dans notre tête. Elle est donc toujours imparfaite et parfois fausse, surtout lorsque les émotions sont fortes.

Tréffiagat, 17 novembre 2013.

Léonard de Vinci, un génie et un marginal. Était-il autiste ?

Tréffiagat, 27 novembre 2013.

Les humains ont-ils tous cette envie de fructifier comme le supposeraient l'évolution ou les croyances religieuses ? En tout cas je crois l'avoir eu, ce besoin. Je parle au passé car, ayant eu quatre enfants dont je suis très fier, je pense avoir effectivement donné des fruits.

Alors pourquoi de nouveau cette envie ? Dans la douceur

qui s'attarde une bonne partie de l'automne, les plantes refléussent, bernées en quelque sorte par un faux printemps. Suis-je comme elles, moi aussi? Je sens que je suis dans mon automne, j'y suis bien car il est doux et sera peut-être long. Fructifier ne veut plus dire faire des enfants, non, j'ai donné, comme on dit un peu vulgairement. Mais cette envie de créer quelque chose pour mon environnement, aussi naturel qu'humain, est bien là. Bien que ma fille et sa famille viennent justement de s'installer près de moi, ne serait-ce pas la raison profonde de mon sentiment d'une certaine solitude?

Tréffiagat, 22 décembre 2013.

Mon sixième petit-fils est né hier, jour du solstice. Je ne connais encore ni son nom, ni son poids. En téléphonant à mes proches pour leur annoncer la nouvelle, ce sont pourtant les deux questions que tous ont posées. Le nom, je peux comprendre. Pour exister, il faut avoir un nom, dit-on. Beaucoup de mythologies de la création en parlent. Mais le poids? Si on le prend comme un signe de bonne santé, alors pourquoi la question n'est-elle pas plus directe? par exemple «Tout va bien?». Ou veut-on savoir quel poids il aura dans la vie? combien sa présence pèsera pour les autres? sera-t-il un *poids lourd* de la politique ou de la chanson? aura-t-il les pieds bien ancrés sur terre? Ou sera-t-il, au contraire, une *tête légère*? ne saura-t-il pas peser dans une décision à prendre? sera-t-il *creux*?

Ah gravité, tu nous tiens bien!

Tréffiagat, 26 décembre 2013.

À un ami qui m'écrit que la vie, l'amour et la chance ne

sont pas choses aisées, je réponds: la vie est tout autour de toi, attrape-la! L'amour? plus tu en donnes, plus tu en reçois. La chance est un hasard, mais la foi en ce que tu fais peut t'aider, rien de bien difficile après tout!

Tréffiagat, 10 janvier 2014.

La télé journalière, surtout le journal télévisé, est comparable au gavage des oies. Une bouillie d'images au lieu de grains, pas moyen de choisir ce qu'on veut, c'est déjà prémâché et on n'en sent même pas le goût. Pire, ce n'est pas le foie qui est affecté mais nos facultés de penser. Comment vérifier ou se souvenir de ce qu'on vient d'ingérer ?

La tragédie, c'est que la majorité se contente de ce gavage d'infos... On voit ensuite des indignations, des réclamations, des manifestations sur des sujets qui en valent rarement la peine. On se cantonne dans des simulacres de démocratie. Et on se fait avoir à tous les coups.

Tréffiagat, 10 janvier 2014.

Si l'on n'a plus de croyance religieuse, si l'on n'a plus de morale, alors pourquoi bien se comporter envers soi-même et envers les autres? C'est pourtant le choix que font la majorité des gens. J'y vois un atout caché: si l'on admet que tout est lié, alors le seul moment où nous pouvons avoir un impact sur la vie est le présent. En me comportant bien au présent, je contribue à modeler un futur meilleur ou « moins pire » (ma prof. de français est en vacances...), pour moi mais aussi pour ma descendance. Je ne serais pas surpris d'apprendre un jour que nos gènes y sont pour quelque chose: la force qui pousse à se reproduire doit aussi prendre en compte la survie des rejetons.

Retour sur la création du futur par le présent : Flor de Oro, août 2008 – Le monde se crée tous les jours car il est ce qu'on pense. Lorsqu'on cessera de le penser à contre-courant de la nature, nos vies couleront beaucoup mieux.

Tréffiagat, 18 janvier 2014.

Lecture de la biographie de Carl Jung. Bien intéressant le concept du soi. Et si on le comparait à un iceberg ? l'inconscient serait la partie immergée et le conscient (le moi) la toute petite partie émergée. La glace est la même...

Tréffiagat, 25 janvier 2014.

— Nos certitudes n'ont rien à voir avec celles des autres et ne sont pas non plus une garantie qu'elles correspondent à la réalité. La bonne nouvelle : il en est de même avec nos incertitudes qui peuvent très bien n'être que des illusions (du latin *illusio*, moquerie).

— «Selon l'organisme européen Eurostat, en 2010, la France est loin d'être le pays qui accueille le plus de migrants : 149 500 étrangers, contre 497 000 au Royaume-Uni, 430 400 en Espagne ou 317 200 en Allemagne. La population non nationale vivant sur le sol français représentait, toujours en 2010, 5,9 % de la population totale, contre 8,8% en Allemagne, 12,3% en Espagne, ou 7,2% au Royaume-Uni. [...] On estime que 200 à 400 000 immigrés clandestins sont présents sur le sol français».

J'aurai sans doute oublié demain les pourcentages et les numéros de la citation ci-dessus. En me demandant pourquoi ça ne sert pas à grand-chose de citer des chiffres dans nos arguments, je ferais le rapprochement avec les langues. Il nous est en effet plus difficile de mémoriser

le vocabulaire d'une langue qu'on ne maîtrise pas. Les nombres sont un langage parlé par bien peu d'entre nous.
— Images du désir :

Le désir nous attire irrésistiblement bien qu'il ne soit pas plus consistant qu'un pauvre ver luisant dans l'obscurité du futur, et qui meurt dès qu'il est touché par le poison du présent.

Le désir ? la lueur de la bougie qui attire le papillon de nuit. Et comme lui, nous nous brûlons les ailes lorsque nous l'atteignons.

Tréffiagat, 9 février 2014.

Un repas ce soir avec les voisins autour d'une casserole de homards. Vin qui coule, discussions qui s'animent. Morwena, une femme du pays de milieu très modeste, s'étonne : vous en savez des choses, vous êtes intelligents vous autres ! J'avais envie de lui dire que la connaissance n'est pas l'intelligence et qu'on peut savoir beaucoup de choses tout en étant très con, ce n'est pas incompatible.

Tréffiagat, 12 février 2014.

La connaissance est comme le delta d'un fleuve. Plus on avance, plus on découvre de ramifications, de voies qu'on peut choisir. Certains réussissent à atteindre l'océan pour s'apercevoir que toutes ces connaissances ne font plus qu'une et que donc le chemin pour y arriver importe peu. Est-ce ceci le Nirvanâ de Boudha ?

Tréffiagat, 17 mars 2014.

Mon corps, c'est tout ça à la fois et sans doute plus encore :

- corps social : 95% au moins de mes pensées qui, en fait,

sont communes à un groupe.

- corps social ancien : le poids de la mémoire de nos ancêtres, caché dans le corps social.

- corps symbiotique : les bactéries qui m'habitent et sans lesquelles je ne peux vivre.

- corps individuel : ma chair, le seul visible avec le corps symbiotique que j'héberge. 5% de pensée propre ou moins, dont 90% sont inconscientes.

- corps naturel : la mémoire du vivant, d'avant l'homme, celui qui veut retourner chaque année à la mer.

- corps métis : les gènes de nos cousins néandertaliens et denisoviens.

Et je serais un individu ? (du latin *individuum*, indivisible !)

Tréffiagat, 18 mars 2014.

Lorsqu'il n'y avait encore que peu d'humains sur cette terre, l'éloignement engendrait peu à peu la diversité. L'espace jouait alors son rôle. Des langues se différenciaient, des connaissances particulières naissaient çà et là et migraient lentement. Combien de temps tardait une invention chinoise pour arriver en Europe ? On dit qu'au Siècle des lumières on pouvait encore posséder toute la connaissance. L'important n'est sans doute pas de savoir si cela est vrai ou non, sinon que les gens le pensaient vraiment et agissaient en conséquence.

À notre époque, où nous avons la possibilité de partir demain à l'autre bout de la planète et être de retour en trois jours, l'espace ne nous éloigne plus, et acquérir la somme totale du savoir humain n'est plus possible. Le savoir est devenu le nouvel espace qui nous isole les uns des autres et qui, pour cette raison, permet de continuer à nous diversifier. Une langue n'évolue plus par rapport

à la distance physique (c'est même le contraire depuis l'avènement des communications de masse), mais par la séparation des savoirs.

À l'échelle humaine, ce changement est bien trop récent pour que nous y soyons adaptés. Une des raisons des maux sociaux actuels ?

Tréffiagat, 3 avril 2014.

— Une tendance donne une idée de sens. Nous avons tous tendance à disparaître un jour, il est bon de ne pas l'oublier.

— Le faible prendra sa mollesse de caractère pour de la tolérance, son laisser-aller pour le non-agir et confondra *se déformer* avec *s'adapter*. Inversement, celui qui pratique la tolérance, le non-agir et l'adaptation sera facilement accusé de faiblesse par son entourage, alors que c'est sa force.

Tréffiagat, 10 avril 2014.

Je vais dépenser le quart de mes économies totales pour faire imprimer cinquante exemplaires des poèmes de ma mère, soit 400 euros. Sollicitée, ma famille n'en voit guère l'intérêt. Stupidité de ma part ? Pourtant, je sais que rien ne lui ferait plus plaisir pour fêter ses quatre-vingt-huit ans.

Ce n'est pas la première fois que je suis aussi *irréfléchi*. Après la cérémonie de mon mariage, je n'avais que cinq pesos et pas de travail, pourtant celui-ci a duré vingt-cinq ans et m'a donné quatre beaux enfants. A contrario des apparences, c'était un bon investissement. Diseurs de bonne aventure, devins, analystes de toutes sortes, prophètes et faux prophètes, allez vous faire foutre...

Tréffiagat, 6 mai 2014.

Photo d'un séquoia vieux de 3 200 ans. Il est donc né à la fin de l'âge du bronze, au moment de la chute de Troie. Sentiment de *awe* (mot anglais que j'adore : à la fois étonnement et admiration, respect et même vénération. Je le ressens aisément en entrant dans une cathédrale).

Tréffiagat, 10 mai 2014.

Appréhender l'espace et le temps pour nous situer. Pour l'espace et le temps proches, c'est facile, ça se complique quand on passe aux grands nombres: millions de km, nanomètres ou millions d'années. Nous sommes curieusement démunis par rapport à ces chiffres qui ne nous parlent pas du tout. Limite de nos neurones ou œillères de notre nombrilisme? Pourtant, leur compréhension nous remettrait à notre place dans l'univers et, qui sait, nous rendrait plus sages?

Tréffiagat, 21 mai 2014.

Autant l'abandon d'une religion est un fait accepté facilement chez nous, autant celui d'une nationalité serait perçu par beaucoup comme une trahison. Ce n'est pas mon opinion. Si je peux quitter ma religion, je peux aussi quitter ma nationalité. Dans les deux cas, je suis né dedans, ce n'était pas un choix. Il me semble donc tout à fait légitime de m'en défaire si l'une ou l'autre ne me dit plus rien. Je l'ai fait pour la religion qui ne correspondait plus à mes aspirations. La nationalité me pose de plus en plus problème. Je ne me reconnais pas dans la société française, aspirée et broyée par l'idéologie de la consommation, devenue aussi fade et superficielle que les autres tombées dans ce moule. La montée actuelle d'idées ex-

trémistes ne fait que renforcer ce sentiment. Le pays bigouden est-il un refuge pour moi ? sans doute. La société bretonne est aussi consommatrice que le reste du pays mais au-dessous de cette croûte couve quelque chose de différent, authentique. C'est ce qui m'attire. Je pourrais aisément être breton et européen. Les nationalités sont-elles dépassées ? Avons-nous encore besoin de frontières (donc de limites) physiques ?

Champigné, 23 mai 2014.

— Tour de force de la société de consommation : faire que les gens achètent leurs pensées.

— L'homme sur terre ? une taupe aveugle sur un grain de poussière.

— Poésie : enfant du mot et de la musique.

Tréffiagat, 31 mai 2014.

Nature, du latin *natus*, né. Quel est donc cet attrait commun aux humains pour la nature, la mettant de ce fait à part de ce que nous sommes ? Est-ce que, inconsciemment, nous reconnaissons dans la Nature notre mère ? Nous l'aimons et sommes parfaitement capables de lui faire du mal, tout comme aux mères humaines. De quoi est fait ce lien, autant pour l'une que pour l'autre ? Ma professeure de musique expliquait que les bourdons de la cornemuse bien réglés sont en harmonie avec les notes du chanter (la flûte), peu importe que l'on joue un si, un do ou un fa. Cela est dû au fait que la bande de fréquence des bourdons contient un peu de toutes les notes. Ce sont des harmoniques. On reconnaît tout de suite la beauté du son lorsque l'accord est trouvé. Et si nous aussi étions *in tune* avec la nature quand nous savons nous

accorder avec elle? Le bord de mer est certainement un lieu propice pour faciliter cet accord. Chacun peut y jouer ses propres notes dans l'harmonie enveloppante de ses bourdons. Et l'on s'y sent bien.

Tréffiagat, 1 juin 2014.

Ils triment toute une vie pour amasser. Ils passent leur retraite dans la crainte d'être dépouillés.

Bienheureux les pauvres qui n'ont pas ces soucis.

Et ce retraité qui a peur, peur de l'autre, peur de l'étranger qu'il n'aura jamais connu, peur de l'état qui prélève des impôts, peur de l'héritier qui attend qu'il crève... a voté pour le Front National, grand vainqueur des élections européennes d'aujourd'hui. Pauvre con.

Tréffiagat, 6 juin 2014.

Dans une relation de confiance, il est nécessaire de dire ce que l'on pense sincèrement, ça semble évident. Mais il ne faut pas oublier pour autant que ce n'est pas avoir raison, et que le but n'est pas d'imposer sa propre opinion mais de s'enrichir mutuellement. Savoir écouter est aussi important que parler.

Tréffiagat, 7 juillet 2014.

Bien que ces mots aient la même racine, je préfère la canopée au canapé. Nos ancêtres arboricoles évoluaient dans la première, nos contemporains dans le second. L'acrobate est devenu avachi. L'évolution est devenue involution.

Tréffiagat, 11 juillet 2014.

Dans le jardin, j'aime les fleurs qui ne sont pas plantées,

celles que les gens arrachent car ce ne sont pas «leurs» fleurs.

La pelouse est envahie par le jaune des *Taraxacum*. L'herbe n'est pas haute encore mais leurs corolles se pavent déjà à trente centimètres au-dessus. Pas question pour moi de les tondre.

Mes enfants sont comme ces fleurs. Seront-ils étouffés par la *pelouse* consommatrice ou sauront-ils garder la tête bien au-dessus ?

Je regarde les *Taraxacum* et je pense à eux.

Tréffiagat, 20 juillet 2014.

Cafecito du matin sur le pas de la porte de ma cabane d'été. Les roses devant moi meurent en jetant tous leurs pétales d'un coup, comme si elles se jetaient par la fenêtre pour se suicider. La diva des fleurs reste théâtrale jusque dans la mort.

Tréffiagat, 23 juillet 2014.

Je travaille tous les jours à mon livre. Plus je m'enfonce dans mes souvenirs, plus ceux-ci fleurissent et se multiplient. Aucun ne ressemble à ma vie actuelle en pays bigouden. Sensation étrange de passer plusieurs fois par jour d'un monde à l'autre.

Tréffiagat, 12 août 2014.

L'ordre des choses :

l'alarme, les armes, les larmes...

Tréffiagat, 17 août 2014.

— Tant qu'on remue la vase, l'eau restera trouble, ou comment il vaut mieux laisser décanter les choses pour y

voir clair plutôt que les rabâcher.

— La violence physique est bannie de la société de consommation, devenue douillette dans son confort. Elle est maintenant virtuelle (ciné, jeux vidéo, télé) ou exportée (Irak, Mali, et j'en passe). Toucher l'autre se fait de moins en moins : plus de baffes, de fessées, de poignées de mains (à cause des microbes). Cette société aseptisée et hypocrite m'ennuie.

Quand j'étais gosse, dans les années cinquante, certains se bagarraient dans la cour de l'école et jouaient ensemble le lendemain. On recevait parfois un coup de règle sur les doigts de la part du *maître*, nos parents nous refilait une baffe à cause d'une connerie. Le message était clair et compris. Les cellules psychologiques n'existaient pas. Ouh là, je vieillis moi, j'ai cru entendre ma grand-mère dire « c'était l'bon temps ».

Tréffiagat, 24 août 2014.

Éradiquer la pauvreté dans le monde, noble mission apparemment. Mais la pauvreté étant mesurée par un indicateur économique, cela veut-il dire que les pauvres doivent devenir plus riches ? La planète s'effondre déjà sous les coups de boutoir de l'hyperconsommation.

Sachant qu'une personne se considère comme riche non selon la quantité de biens qu'elle possède mais en fonction de ce qu'elle a de plus que les autres autour d'elle, sachant que les riches n'attendront jamais que les pauvres le deviennent et seront donc toujours riches et les autres pauvres (idem avec le concept des pays en voie de développement), on peut douter du bien-fondé de cette mission. L'industrie pousse évidemment dans ce sens, c'est la fameuse *ouverture des marchés*, quitte à s'en mordre un jour

les doigts, cf. la Chine.

La pauvreté n'est pas un état où l'on est nécessairement malheureux. La misère oui. Alors reformulons l'objet de la mission : diminuer le plus possible la misère. Je n'emploie pas le mot éradiquer qui est synonyme de l'expression *tolérance zéro* si à la mode et nocif la plupart du temps, ne serait-ce que parce qu'on n'y arrive jamais, ce qui provoque des frustrations ou du désintérêt.

Diminuer la misère, donc, qui existe autant dans les pays développés que dans les autres. La considérer dans sa globalité et dans sa diversité. Nous sommes bien loin d'un simple apport économique. Un exemple : la solitude peut générer la misère (entendue comme une incapacité ou un manque à être heureux). Dans ce cas, une modification du réseau social peut suffire. Un autre exemple : la rapacité de certaines multinationales engendre souvent de la misère dans les pays où elles opèrent. Changer les règles du sacro-saint marché pourrait être efficace.

Je vais méditer cela à la plage...

Tréffiagat, 25 août 2014.

— Ce matin j'étais avec des amis. Ils étaient assis par terre et je me suis accroupi, genoux dans le creux des épaules comme ça se fait beaucoup en Afrique. Bien que mes articulations ne me le permettaient plus depuis déjà pas mal d'années, j'avais retrouvé ma souplesse et mes douleurs avaient disparu, quelle merveilleuse sensation ! Puis je suis sorti de mon rêve.

Je cours aussi parfois dans mes rêves, c'est tellement bon que je m'en souviens toujours au réveil. Mon corps onirique ne vieillit pas.

— Le corps social est un être amnésique. Lorsqu'il de-

vient foule, il réagit toujours de façon primitive : peur, colère, violence. Le corps social ne possède qu'un cerveau limbique.

Tréffiagat, 18 septembre 2014.

La vie se nourrit de la vie. La seule exception est celle des micro-organismes capables d'extraire des nutriments du minéral. La vie est donc impossible sans le processus de la mort. Elle se nourrit d'elle-même en une transformation continue dont nous ne sommes qu'un maillon.

Tréffiagat, 29 septembre 2014.

À chacun sa méthode. Pour éteindre le feu, certains soufflent sur les braises, moi je pisse dessus...

Tréffiagat, 2 octobre 2014.

Le sédentaire à tendance à accumuler, à se sédimenter. Rester nomade dans sa tête en diminue les risques.

Tréffiagat, 12 octobre 2014.

Un ami vend son 4x4 Toyota pour s'acheter un Land Rover. Il pourra mieux dormir dedans, etc. Les fanas de ce genre de véhicule se regroupent, se saluent sur la route. Ils forment de véritables clans dont le plus prestigieux est celui des Land Rover, alors tant mieux pour mon copain. Je serais sans doute comme lui si j'avais toujours vécu ici, produit de mon environnement. Je n'en suis que plus heureux d'être parti car, loin de cette société de consommation, j'ai pu transcender ce genre de désir pour les choses. Je ne veux rien, je suis serein.

Toute occasion de sortir du moule, si douloureuse soit-elle parfois, est bénéfique à long terme.

Tréffiagat, 25 octobre 2014.

La résilience par mon éducation... On m'a donné des connaissances, au lieu de développer ma soif de connaître. On m'a imposé une discipline, au lieu de m'aider à former mon autodiscipline. On a voulu m'endoctriner dans le dogme catholique, au lieu de faire croître ce que je suis. On a voulu faire de moi un bon citoyen, un clone obéissant, je suis devenu un rebelle.

Ma peau ne devait pas être assez perméable, je n'ai pas été imbibé mais badigeonné. En grandissant dans mes pensées, le vernis a craqué, le doute et la lumière sont entrés. Je n'aurais peut-être pas plongé si profondément dans ces pensées sans cette éducation tordue... Pas de rancœur donc.

Tréffiagat, 27 octobre 2014.

Cent mille milliards de bactéries, dix fois plus que mes propres cellules, plus que d'étoiles dans notre galaxie. Une masse d'un à deux kilos dans mes intestins absolument indispensable à ma vie. En fait, je ne suis pas un individu, je suis un écosystème. Conclusion, les bactéries que je porte sont aussi une part de mon moi. Fabuleux! ça conforte mon idée que l'individu isolé n'existe pas.

Tréffiagat, 3 novembre 2014.

— Écrire un livre, c'est comme un voyage. On part sans trop savoir ce que l'on va découvrir, ce qui peut nous arriver. La seule chose qu'on connaisse avec une relative certitude est le port d'arrivée, si le bateau ne sombre pas avant.

Quel plaisir que cette exploration!

— L'atelier d'écriture ce matin : idée, pensée, réflexion.

L'idée, c'est l'éclair lumineux et éphémère, on l'oublie vite.

La pensée stabilise l'idée, c'est le condensateur qui absorbe et garde le potentiel de l'idée-éclair.

La réflexion utilise la pensée, c'est le réseau qui permettra de faire tourner la machine, ou dans notre cas, de remplir la feuille blanche.

Tréffiagat, 3 novembre 2014.

— L'ironie? jamais vilénie. L'autodérision? jamais autodestruction. L'humour? toujours! Un trio qui m'accompagne souvent.

— Le sage ne juge pas, n'impose pas, ne dit jamais «je sais», ne possède pas, ne cherche pas à construire mais à se défaire. Sa quête? être, rien de plus, être dans le tout. Quelle puissance dans ce verbe!

— Le calmar, mollusque au corps mou, possède un os transparent bien nommé *plume*. Cette plume invisible soutient la structure de l'animal. Je ne peux m'empêcher de faire un rapprochement incongru entre la plume du calmar et le sage. Physiquement ou spirituellement, tous deux sont légers et transparents, tous deux sont un support invisible mais indispensable pour (ce) qui les entoure. Le sage est une plume.

— Le bourgeois se doit de respecter les conventions sociales de sa classe. La fourchette est à droite, pointes en bas, le couteau à gauche, tranchant vers l'assiette, les verres à eau et à vin sont de taille différente, chacun bien à sa place [exemples à ne pas prendre à la lettre car je les ignore]. Codes de classe sociale... Une société complexe est emberlificotée dans ses codes administratifs, juridiques, etc.

À environnement (culturel) rigide, pensée rigide. À l'inverse, une meilleure adaptabilité et une plus grande liberté individuelle se retrouvent dans les pays non structurés. L'anarchie supposée y régner est en fait un processus d'auto-organisation, qualité intrinsèque du vivant. Au lieu de codes rigides imposés, c'est un bouillonnement permanent d'ajustement au réel.

— Que d'idées disparates ce matin !

Tréffiagat, 17 décembre 2014.

Repas chez des amis hier soir. Ma liberté, je ne la lâche pas, dit une invitée. Curieuse combinaison que cette petite phrase. Tenir sa liberté en laisse ? la posséder comme on possède une plante ou un animal domestique ? Par définition, la liberté est libre de toute entrave. À partir du moment où on tient sa liberté, elle cesse d'être, ou tout au moins n'est plus qu'un ersatz pour notre propre commodité. La vraie liberté est exigeante et ne se laisse jamais apprivoiser.

Tréffiagat, 17 décembre 2014.

— Mêmes chances pour tous ? et si les riches (économiquement parlant) devaient dépenser tous les mois 50% de leurs revenus en logement et 30% en nourriture ?

— Fuir, c'est écouter sa peur, irrationnelle par définition. Face à la menace, celui qui se sent le plus fort ne fuit pas mais peut très bien le faire s'il a des doutes. En fuyant, on fait parfois preuve de sagesse. À tout cela je préfère l'expression *faire un pas de côté*. Pas besoin de fuir pour éviter un conflit, il suffit de l'ignorer volontairement. Si certains pensent que c'est un manque de courage, ils n'ont qu'à essayer.

Tréffiagat, 28 décembre 2014.

Les humains ont adoré Gaïa la terre mère tout au long du paléolithique. Au cours du néolithique est apparu le pouvoir de quelques-uns sur les autres. Quel signe de pouvoir plus grand que celui de se placer au-dessus de la nature ? Depuis, les humains adorent des dieux qui sont des représentations d'eux-mêmes.

Tréffiagat, 4 janvier 2015.

Instituteur (quel horrible nom), enseignant, gourou, maître... des modèles à suivre, ne pas en dévier.

Éducateur... ah ! enfin quelqu'un qui m'accompagne dans ma découverte de la vie.

Treffigat, 10 janvier 2015.

Le massacre à Charlie Hebdo... horrible certainement, et bien récupéré par les médias et les politiques de tous bords en ces temps de renaissance populiste. Aucun débat sérieux, aucun pourquoi, aucune remise en cause.

Liberté d'expression ? laissez-moi rigoler malheureusement, n'importe qui élevant aujourd'hui une opinion différente sur cette affaire serait cloué au pilori (métaphore). Tous unis ! je me suis toujours méfié des ferveurs patriotiques, on en a vu les résultats en 1914.

Et quand un de nos drones lance un missile sur une fête de mariage, on dit « oups, sorry ! ». La stupidité me répugne autant que la violence car elle est violence aussi.

Treffigat, 23 janvier 2015.

Compétitivité : un concept économique transposé à tort à l'évolution et à la vie courante. La nature est d'abord et de loin mutualiste, compétitive seulement dans certains

cas, par exemple les arbres qui cherchent la lumière. De là viendrait l'expression faire de l'ombre à quelqu'un ? Celui qui s'accepte tel qu'il est n'a plus aucune raison d'être compétitif et s'ouvre sans peur aux autres qui, le ressentant, s'ouvriront à leur tour à lui.

Treffiat, 24 janvier 2015.

De la diversité des langues : les chiffres et le pluriel.

- l'anglais utilise le pluriel pour toute valeur plus grande que 0 sauf 1 : 0,5 kilos – 1,5 kilos – 1 kilo.
- le français utilise le pluriel pour toute valeur égale ou plus grande que 2 : 1,5 kilo – 1,999 kilo – 2 kilos.
- le breton n'utilise jamais le pluriel après un chiffre, estimant que celui-ci est suffisant pour indiquer s'il y a pluriel ou pas : 1,5 kilo – 2 kilo – 500 kilo.
- et encore en français : plus d'un kilo 9999 grammes est... mais moins de deux kilos sont...

Treffiat, 20 février 2015.

La vie peut être un cadre ou un poème. J'ai choisi le poème.

Treffiat, 8 mars 2015.

Je viens de revoir le film *Amistad* sur le procès d'esclaves mutins en 1839 aux USA. Quelle force dans ce film !

Parmi ceux qui sont contre la libération des esclaves, il y a trois sortes d'individus :

- Les gredins, ceux qui se foutent d'être les méchants pourvu qu'ils puissent en tirer un bénéfice, en argent bien sûr.
- Les marchands, ceux qui ne veulent pas voir l'homme dans l'esclave par peur de pertes économiques – à rap-

procher de ceux qui ne veulent pas voir un être sensible chez l'animal de peur de ne plus pouvoir en manger – Raisonement juste mais prémisses fausses. Résultat, ils sont incapables de voir ce qui pourtant crève les yeux. La vérité est filtrée par leur avarice et la peur de perdre leur confort. Ils gardent ainsi bonne conscience.

- Les puissants, faisant et défaisant le monde selon leurs caprices qui ne mènent qu'à une chose : garder le pouvoir à tout prix. En ce sens, ils sont plus proches des greddins que des marchands.

En face :

- Les pieux, qui défendent l'esclave mais se garderaient bien d'en accueillir un chez soi car dans les tréfonds de leurs âmes, ils se considèrent comme supérieurs malgré tout.

- Les idéalistes, capables de défendre une cause même à leur détriment. Ils ne sont justes que si la cause est juste, ce que seule l'Histoire dira.

- Les sages, qui voient dans l'homme enchaîné en face d'eux un homme exactement comme eux, rien de plus ni de moins.

Treffiat, 9 mars 2015.

Religion, *religare* en latin, relier. Voilà le vrai sens des cultes rendus à la Pachamama ou aux ancêtres. Les liens à la nature et à l'ascendance sont réels, et donc beaucoup plus valables qu'une hypothétique relation avec un être supérieur tout aussi hypothétique.

Treffiat, 9 mars 2015.

Apprendre une langue, c'est d'abord parler.

Faire un livre, c'est d'abord écrire.

Former un couple, c'est d'abord aimer.

Treffiat, 15 mars 2015.

Miroiter ensemble ou la pensée unique :

un éclair ou un éclat

la masse sombre et mouvante

soudain s'habille d'argent

l'œil froid de la sardine

que ne réchauffe ni sa rondeur

ne reflète rien de ces mouvements

une seule erreur et il en va de sa vie

fasciné par le spectacle

je me demande combien d'entre nous

sont nés hommes sardines

et si je n'en suis pas une après tout.

En faire un poème.

Pont l'Abbé, 18 mars 2015.

Les dérives du socialisme : la dictature de l'oligarchie.

Les dérives du capitalisme : la dictature de l'argent.

Pour que le socialisme fonctionne, il faut du civisme.

Pour que le capitalisme fonctionne, il faut du cynisme.

Car socialisme égale coopération et capitalisme égale compétition.

La compétition menée à son paroxysme : la guerre. Celle-ci est donc incluse dans les procédés du capitalisme.

Un état socialiste sans la participation active des citoyens ne fonctionne pas. Un état capitaliste sans la participation active de ses citoyens fonctionne mieux, d'où la promotion universelle de la démocratie qui donne aux gens l'impression de participer (un besoin humain) alors qu'ils sont manipulés par les propagandes de toutes sortes

(pub, etc.), ramollis par le confort et apeurés par les populistes (migration, chômage et autres). Je ne pense pas qu'il puisse exister de gouvernements parfaits.

Pont l'Abbé, 20 mars 2015.

Trouve-toi quelque chose pour passer le temps ! me disent mes amis venus me voir à l'hôpital. Passer le temps ? le zapper quoi... surtout pas ! Le temps est une des denrées les plus précieuses dont je dispose, je veux l'utiliser au maximum, ou plutôt au mieux. On parle beaucoup de gaspillage d'eau ou d'argent, rarement de celui du temps, sauf quand il s'agit de faire un profit.

Pont l'Abbé, 21 mars 2015.

En écrivant mon roman, je m'aperçois que mes personnages n'en font qu'à leur tête et que je ne suis finalement qu'un scribe relatant leurs faits et gestes. J'en conclus que l'histoire se concocte dans mon inconscient, le conscient ne faisant que transcrire, d'où mon étonnement devant ce que je couche parfois sur le papier.

Sachant que je suis aussi connecté à une intelligence collective, qui au final écrit le livre ? moi et moi seul ? Je n'en suis pas persuadé.

Pont l'Abbé, 25 mars 2015.

En observation depuis une semaine à l'hôpital, je ne peux qu'admirer le travail du personnel, souvent débordé. Mes voisins de lit se succèdent : un acariâtre, un jeune atteint d'une maladie inconnue, un agonisant, un alzheimerien.

J'ai moi-même été victime d'un incident car le médecin de garde n'avait pas lu mon dossier : tension tombée

à 3 et cœur à 30 pulsations à cause d'un médicament inapproprié. Court affolement dans le service... Trop de travail, trop de temps autour des ordinateurs, administration qui ne suit pas, nourriture inadaptée et non prise en compte pour la santé des patients.

N'empêche, travail digne d'admiration, chapeau!

Treffiat, 17 avril 2015.

Trois ans et demi en pays bigouden... Je n'ai pas envie de bouger et pourtant je n'ai jamais autant voyagé. Voyage dans la musique, voyage dans l'écriture.

Beauté du geste, étonnement au détour d'une phrase, harmonie et découverte de nouveaux sons à mesure que l'oreille s'affine, voilà mes nouveaux paysages, mondes fascinants tout aussi variés et riches que ceux que je parcourais autrefois.

Treffiat, 26 avril 2015.

J'ai terminé la dernière relecture de mon roman il y a trois jours. Mélange de satisfaction et de blues...

J'ai tourné en rond ces deux derniers jours, mais je reconnais qu'avoir dans les mains un gros paquet de feuilles et se dire «c'est moi qui ai écrit ça?» (enfin, voir le 21 mars ci-dessus), ça fait quelque chose.

Treffiat, 6 mai 2015.

La police municipale est passée. Il faut couper les branches des arbres qui dépassent dans la rue, ça gêne les camions et elles peuvent tomber sur quelqu'un.

Je m'interroge sur la capacité de ces gens à voir les plantes autrement que comme des choses dont on fait ce qu'on veut, c'est normal ce sont des choses, elles nous appar-

tiennent... On préfère suivre les directives des compagnies d'assurances et supprimer les risques sans même chercher d'alternatives. On va transformer une belle haie verte en un sale mur gris? qu'importe, pas de risques! Moi qui parle aux arbres et aux fleurs, je me sens dans un autre monde.

Treffiat, 24 juillet 2015.

Correction d'un manuscrit d'une Parisienne. Un style haché correspondant bien à l'agitation permanente des gens de cette ville, un esprit torturé cherchant la paix, des délires aussi. Un monde qui ne m'a jamais attiré et me fait apprécier encore davantage ma campagne silencieuse où, dit-on, il ne se passe rien.

Treffiat, 20 juillet 2015.

Une société de confort, terme que je préfère maintenant à société de consommation, engendre peur et conservatisme, routine et préjugés, d'où la montée du populisme, le rejet des migrants, une perte de foi pas seulement religieuse, et un sentiment vague de malaise général. Les humains ont besoin de challenge pour vivre, le confort les dissout.

Treffiat, 27 août 2015.

La femme avec laquelle j'ai vécu vingt-cinq ans mais dont je suis séparé depuis dix-neuf ans, vient de passer un mois dans mes neuf mètres carrés. Retrouvailles des corps et des gestes, mais aussi respect pour la maturité positive de chacun. Un bien beau moment.

Treffiat, 4 septembre 2015.

— Si l'on en croit les gens du Livre, Dieu aurait créé Adam d'abord. Quel dieu songerait à faire en premier une créature dotée d'un appendice parfaitement inutile entre les jambes ? Si un dieu ne peut se tromper, il est beaucoup plus logique que ce soit Ève qui fut créée la première.

— En supposant que la France construise un mur comme l'ont fait les États-Uniens et les Israéliens, aurais-je le courage de mes opinions en rejetant ma nationalité ?

Treffiat, 5 septembre 2015.

Un albizia se meurt juste en face de ma cabane. Quelques branches portent haut ses dernières fleurs, d'autres n'ont déjà plus d'écorce. Il est beau malgré tout et a toute sa place dans ce jardin abandonné depuis plusieurs années. Les oiseaux s'y perchent volontiers, les pics et les mésanges y cherchent des insectes, les geais observent les alentours, prêts à lancer leurs cris d'alarme, les tourterelles se font la cour...

Arrivent deux hommes avec leurs tronçonneuses, qui offrent de nettoyer les lieux. Il faut couper cet arbre, disent-ils à la vieille dame propriétaire, il est mort et ne sert plus à rien. C'est vrai, dit celle-ci, et si une branche tombait sur les enfants ? c'est dangereux !

Utilité, sécurité... ne voient-ils rien d'autre ? Mon cœur se serre. Je l'aime, moi, cet arbre et le salue tous les matins en buvant mon café. Par chance arrive le fils et je réussis à faire passer mon point de vue par son intermédiaire. L'arbre est sauvé, un vrai gros kif de la journée.

Treffiat, 27 septembre 2015.

Nous semblons avoir une affection particulière pour les boîtes. On naît dans une boîte maternité, on grandit dans des boîtes école, on vit dans des cases à lapin et on travaille dans une boîte, on vieillit dans une boîte hospice, pour finir dans une boîte en sapin même si l'étymologie du mot vient du latin *buxus*, le buis.

Nous confignons les animaux dans des boîtes d'élevage avant de les compresser dans des boîtes de conserve. Nous rangeons, classons tout dans des boîtes, depuis les aliments jusqu'aux bijoux en passant par les déchets, la liste est infinie. D'où nous vient cette manie ? Des boîtes dans des boîtes dans des boîtes.

Écrit un dimanche matin en écoutant les fugues de Bach comme aimait mon père, qui attend la mort dans une case anonyme d'une boîte parmi des milliers d'autres dans la ville.

Treffiat, 30 septembre 2015.

Les vieux s'immobilisent petit à petit, se rigidifient, se momifient. Ils sont conservateurs, pensant ainsi se conserver eux-mêmes un peu plus longtemps. La peur du déclin et de la mort est commune aux humains.

Quand je vois depuis quelques mois les réactions face aux réfugiés syriens, je ne peux m'empêcher de penser à une fin prochaine. L'Europe, mais pas seulement, vieillit et se meurt. Pessimisme ? non, une autre forme de société naîtra qui, vu les abus, les guerres, le manque de vision et l'arrogance qui perdurent depuis quelques siècles, aura toutes les chances d'être meilleure. Vouloir un changement radical du monde occidental actuel est ma façon de me préoccuper de mes petits-enfants. Je suis optimiste.

Treffiat, 17 octobre 2015.

— En ce jour anniversaire de la révolution russe, je me suis pris à penser. Et si ...la révolution avait été écrasée, aurait-elle resurgi plus tard? l'ours russe de nos jours serait-il loup ou mouton? ...suppositions qui ne mènent à rien.

Je me suis tourné alors vers ma propre vie. Et si ...je n'étais pas parti en Bolivie? si j'avais accepté de gérer un ranch? si j'en avais acheté un? si je n'avais pas refusé d'être pilote de ligne? si je ne m'étais pas séparé? ... autres suppositions tout aussi vaines que les premières. Tout en essayant d'imaginer des scénarios divers pour le plaisir, j'ai alors entrevu le cœur de ce que je suis vraiment. Entre tous ces choix, j'ai suivi un chemin qui fait que je suis ce que je suis, ce n'était pas le seul mais c'est le mien. Ma chance est peut-être de l'avoir choisi et non subi. Et même si cela avait été le cas? Aucune morale là-dedans, aucun bien ou mal, aucun *ça pourrait être mieux*, aucun *ça aurait pu être pire*. Je suis moi, j'existe, et les autres aussi.

— Pensées sous la douche: connaissance et savoir... d'un côté accumuler des faits, de l'autre les relier.

J' imagine une fable: Je connais le clou et je connais le marteau, dit le disciple. Oui, mais sais-tu? dit le maître, enfonce d'abord le clou dans cette planche. Le disciple s'exécute, s'envoie un bon coup de marteau sur le doigt et hurle comme un cochon en panique. Maintenant tu sais, dit le maître.

Treffiat, 21 octobre 2015.

Né un 29 février, mes anniversaires se glissent trois fois sur quatre entre deux mois.

At the edge, sur le fil... j'aime les limites, les bords, les lisières, les zones ni-l'un-ni-l'autre, les estrans, les transitions, les interpénétrations, les écotones, le hasard, les surprises, les découvertes, tous ces flous subtils qui, sans me faire oublier ce que je suis et où je suis, m'enrichissent déjà de l'autre personne ou peuple, de l'autre endroit, de l'autre expérience, de l'inconnu. Ces lieux changeants, mouvants, fluides sont de bons antidotes à la monotonie et à l'ennui.

En vivant un passage entre deux âges, au bord de mer et au bout du monde (le finis-terre, le penn ar bed), je kiffe grave.

Treffiat, 23 octobre 2015.

Plus d'un million d'hectares de pelouses en France (dont 56% de pelouses privées), paraît-il. Restons dans le domaine des particuliers avec environ 650 000 ha.

À raison de deux heures de travail pour tondre un hectare en moyenne deux fois par mois, nous avons :

$650\,000 \times 2 \times 2 \times \text{disons } 8 \text{ mois} = 20 \text{ millions } 800 \text{ mille heures de travail par an.}$

Je n'ose calculer les dépenses en carburant, eau, engrais et autres...

Peut-être est-il temps de changer nos paysages mentaux ?

Treffiat, 26 octobre 2015.

«Il nous restera ça», dit le slameur Grand Corps Malade à la radio. Belle phrase qui s'installe dans ma tête et peu à peu se métamorphose en «il leur restera ça». À mes enfants, mes descendants, il leur restera quoi de moi ?

Des biens matériels ? On en a vite fait le tour : rien, nada, nothing, netra, que dalle. Et j'en suis content, je l'ai voulu,

c'est ma réponse à une société obnubilée par les choses. Une image? mais laquelle? Un original? un irresponsable? un absent? un rebelle? La liste peut s'allonger, finalement je n'en sais rien, j'aimerais simplement que flotte ceci dans leur mémoire : un autre chemin est toujours possible.

L'écriture, seul lien qui restera entre eux et moi, prend toute son importance dans ce contexte.

Treffiat, 26 octobre 2015.

— Tarte Tatin de l'intelligence collective, idées en 3D, individu-collectif. J'imagine une pâte à pizza. Je mets des olives...

Trois semaines plus tard, je reviens à ces lignes, écrites pour me souvenir d'une idée à développer. Raté, j'ai tout oublié.

— Un imam, un rabbin et un cardinal. Regardez-les de dos. Les trois portent calotte. Mis à part la couleur, rien ne les distingue.

Treffiat, 3 novembre 2015.

Fête des défunts hier, nouvel an celtique. Ça tombe bien, voilà une semaine que je suis plongé dans la généalogie de mes ancêtres après avoir découvert par hasard un logiciel et le site des archives départementales en ligne.

Les Celtes disaient que ce début des mois noirs, début d'année donc, était un seuil où les vivants et les défunts pouvaient communiquer.

Remonté jusqu'au début du XVII^e siècle, je n'arrive pas à me défaire de l'image de mes aïeuls, tous pauvres paysans ne sachant pas même signer, et vivant dans la même ferme de la même paroisse pendant 150 ans. Je découvre

peu à peu leurs vies par des bribes d'information glissées dans les actes de mariage, de décès ou de baptême.

Une de mes aïeules accouche en septembre 1749, est enceinte de nouveau en octobre, perd son mari en novembre et se remarie avec mon arrière-arrière-arrière-grand-père en mai, l'enfant naît 11 jours plus tard et meurt à 18 mois...

La ferme où ils habitaient existe toujours, ainsi que l'église du village. Ce voyage dans le passé me relie enfin à ce qui est toujours en moi grâce à eux.

Émouvant.

Treffiat, 19 novembre 2015.

— Au sujet d'un article sur un extraterrestre qui s'interroge sur notre besoin de possession et d'héritage :

Voilà bien longtemps déjà que j'avais réfléchi au thème de la possession et de la transmission des biens matériels. J'ai même fait quelques pas en ce sens en me débarrassant le plus possible de mes choses souvent superflues et chronovores. J'ai aussi signifié que je refuserai une éventuelle part d'héritage.

Ce que dit notre sympathique extraterrestre existe déjà sur notre planète. Je prendrais pour exemple les Guaranis qui construisent ensemble une maison pour un nouveau venu. Si celui-ci s'en va ou décède, la maison revient à la communauté. En fait l'héritage matériel devait être autrefois l'apanage des puissants. Le reste, le menu peuple et en fait l'immense majorité des populations, n'a dû commencer à le faire qu'avec la notion de propriété privée. Une notion réductrice qui doit dater de quelques siècles seulement chez nous. Les communs ont ainsi disparu peu à peu, et s'est alors instaurée une fracture so-

ciale liée aux possessions, un terreau tout à fait favorable au capitalisme (ou bien est-ce le capitalisme qui a provoqué ces changements?).

Bref, maintenant nous avons tous *notre* maison, *notre* voiture, *nos* biens. Curieux d'ailleurs que nous voulions à tout prix les léguer ...pour le bien de la génération suivante ou pour perpétuer notre possession à travers elle?

Les possessions immatérielles sont bien plus intéressantes. On peut les partager à l'infini, il y en a toujours autant. Et elles existeront tant qu'en perdurera la mémoire. Homère continue ainsi à vivre à travers l'Iliade et l'Odyssée. En supposant qu'il ait eu de nombreux biens, qui s'en soucierait?

Le petit homme vert (j'aime les clichés) ne fait que nous rappeler ce dans quoi nous baignons depuis toujours: la nature. N'est-il pas curieux que nous soyons les seuls êtres à vouloir accumuler? Dans la nature, le concept de possession n'existe pas et la seule chose qui se transmet, c'est la vie...

— Les attentats de Paris vendredi dernier. Rassemblement devant l'horreur, discours enflammés des gouvernants, mots guerriers. Tous montent dans le même wagon de l'opinion publique, il n'y a plus qu'à se laisser porter, facile, ça évite de penser par soi-même, de s'interroger. Les réponses sont données et surtout sont les mêmes pour tous.

Autant les attentas me révoltent, autant la paresse intellectuelle de la masse me révolte aussi. J'ai envie de dire: réveillez-vous bordel!

Treffiat, 20 novembre 2015.

Julia ne veut pas avoir d'enfants, enfin si, mais adoptés. Elle ne veut pas subir les inconvénients d'une grossesse. Bien sûr, elle est convaincue que c'est une démarche très personnelle et mûrement réfléchie, et pourtant de nombreuses femmes autour d'elle pensent de même.

Jeune, j'ai vécu une expérience similaire. Après de longues réflexions, j'ai abandonné la foi dans laquelle j'avais été élevé. Ce n'est que bien des années plus tard que je me suis rendu compte qu'une bonne part de ma génération avait fait la même chose.

Nous sommes les marionnettes de la société, c'est elle qui tire les ficelles. Peut-on y échapper ? je n'en suis pas persuadé.

Treffiat, 21 novembre 2015.

Le mot critique est pratiquement devenu synonyme de médisance. Remettre en cause n'est plus à la mode et est ressenti comme une attaque personnelle, surtout avec les proches qui ne comprennent pas que quelqu'un comme eux puisse avoir une opinion différente sur ce qu'ils trouvent tout à fait bien et qui va de soi.

Est-ce un effet sédatif de la société de consommation ? un effet mouton qui refuse la différence ? Il y a dix-sept ans, j'avais écrit : « tout remettre en cause, tout le temps, surtout ce qui paraît le plus solidement établi ».

J'en suis plus que jamais convaincu et j'en accepte les conséquences.

Treffiat, 22 novembre 2015.

Entendu un chiffre sur Arte TV hier soir : à population égale avec le Liban, la France devrait avoir accueilli, logé,

nourri et éduqué 22 millions de réfugiés depuis quatre ans... Hommage aux Libanais!

Tragédie des réfugiés du Moyen-Orient devant l'insoutenable des conflits. Tragédie des fuyards devrais-je dire, car s'ils fuient, ils ne sont pas encore réfugiés, à l'abri, accueillis bras ouverts par l'Europe. Les timides manifestations positives à leur égard leur ont donné un espoir vite jugulé par la peur de l'autre. Quand je pense à la superbe tradition d'hospitalité de ces peuples maintenant sur la route, ils doivent se demander sur quelle planète ils ont débarqué.

Des murs s'érigent, le racisme monte. Décidément, plus on possède moins on veut partager.

Treffiat, 26 novembre 2015.

Mon mantra du matin : S A F E

- je suis Souple

- je suis Agile

- je suis Fort

- je suis Équilibré

Chacun peut ajouter un sens à ces mots :

Souple – santé, adaptation

Agile – intelligence, mobilité, rapidité, apprendre

Fort – résilience, apaisement, cohésion, tranquillité

Équilibré – empathie, compréhension, liaison, appartenance, amour

Une amie prof de qi gong a ajouté le mot verticalité.

Treffiat, 11 décembre 2015.

On ne s'en va pas d'un coup, on s'effiloche peu à peu, on part en haillons...

Ma mère n'est plus depuis quelques années déjà. La

personne que j'appelle au téléphone n'a plus rien à voir avec elle. Ma mère se mettait à quatre pattes dans l'herbe pour humer un pissenlit, elle écrivait des poèmes, elle se souvenait du prénom et de la date de naissance de tous mes cousins et petits-cousins, elle boudait dans sa cuisine tout en préparant des plats peu appétissants et mon père disait «c'est bon Fanchou».

L'ombre de ma mère arpente les couloirs de la maison de retraite, les couloirs de la mort. Comment parler à une ombre ?

Treffiat, 11 décembre 2015.

Les mots... grands voyageurs modelés au fil du temps par des millions de bouches. Comme nous, ils naissent, vivent et meurent.

Je les aime.

Treffiat, 19 décembre 2015.

Après une longue ascension de plusieurs semaines, j'ai enfin trouvé le passage qui mène au sommet : l'acte de mariage d'un aïeul que je cherchais vainement, et apparu par hasard au détour d'une page d'un vieux registre. Sensation de retrouvailles.

Laval, 3 janvier 2016.

— Les idées sont des bulles. Certaines se défont immédiatement, d'autres durent assez pour qu'on dise «oh c'est joli!» Alors l'idée fait son chemin et cette insignifiante petite bulle sera peut-être à l'origine de grands bouleversements.

— Les sociétés industrielles occidentales se radicalisent depuis quelque temps. La méfiance croît entre les reli-

gions, entre les riches et les pauvres, entre les nationalités. Cette radicalisation touche maintenant les individus. Méfiance, intolérance sont de mise, même entre les genres : les femmes se méfient des hommes et inversement.

Treffiat, 7 janvier 2016.

Mes vœux à mes amis :

Où allez-vous ?

Quel chemin prendrez-vous ?

Vous trouverez-vous ?

Et un haïku qui se présente de lui-même après avoir écrit ces lignes :

l'année est comme neige

sur elle la trace de mes pas

mais vers où irai-je ?

Treffiat, 11 janvier 2016.

On enseigne l'Histoire mais l'Histoire ne nous enseigne rien – écouté sur France culture ce matin – Belle formule, séduisante et trompeuse comme tout ce qui séduit.

L'Histoire peut nous enseigner beaucoup, il suffit de vouloir apprendre.

Treffiat, 14 janvier 2016.

Les militants défendent avec acharnement leurs convictions. Convictions visant souvent à effacer les précédentes. Ces idées devenues obsolètes étaient défendues tout aussi farouchement par les militants d'alors. Demain, les nouveaux militants feront de même...

Il est sain de se souvenir de la relativité de nos idées.

Treffiagat, 14 janvier 2016.

Les notes. On les enlève dans les écoles des enfants et on en saupoudre le monde des adultes. La souffrance se mesure de 1 à 10, les États sont notés, et gare si on est mauvais élève, les films, la musique ont tous un *rating* qui orientera les choix des consommateurs. Il faut, bien sûr, être le meilleur. Où mène cette course ?

Treffiagat, 19 janvier 2016.

Ma vie ? le bref éclat d'une luciole dans la nuit.
Image-bouclier qui me garde du sérieux.

Treffiagat, 27 janvier 2016.

Il y a dans le mot volonté un sens de combat. On se donne un but à atteindre, quitte à souffrir en chemin. Bien. Mais est-ce le seul sens, est-ce bien toujours le cas ? Je suis convaincu de pouvoir vivre à peu près partout dans le monde, il suffit d'un peu de volonté, n'est-ce pas ? Cette volonté va alors se tourner vers moi-même, vers l'intérieur, elle se fera acceptation et ouverture au nouvel environnement. Point de combat ici.

Treffiagat, 21 février 2016.

Compétitivité me fait penser à course, essoufflement, solitude. Si j'évoque le mot solidarité, me viennent à l'esprit solidité, stabilité, lien.
J'expliquerais bien ces concepts aux enfants en leur demandant de poser un cube sur un autre. Le gagnant serait celui qui réussit à faire la plus haute tour. Bien sûr, à un moment donné, toutes s'effondrent. Ils refont ensuite la même chose en se groupant. À chaque niveau ils peuvent mettre des planchettes, des passerelles donc, re-

présentation de la solidarité, du lien entre les tours. Elles deviennent stables et grandissent ensemble.

Grandir, oui, mais pourquoi vouloir sans cesse être au-dessus de l'autre ?

Treffiat, 25 février 2016.

— Centenaire de Verdun. Pays, nation. Quelles différences ? le pays est physique, la nation est culturelle. La plupart des dirigeants des pays ont essayé de concilier ces deux notions. En France : un pays, une nation. Simpliste, irréaliste, antinaturel. Simpliste car il n'y a que rarement une seule nation dans un pays, demandez aux Bretons, aux Basques ou aux Marseillais. Irréaliste car une nation n'a pas l'équivalent d'une ligne de frontière, sa périphérie se diffuse et se dissout peu à peu dans ses voisines, n'a rien à faire avec les frontières artificielles des pays qu'elle saute allègrement. Enfin antinaturel car la nature est diversité et l'on cherche à faire une monoculture. Un pays, une nation... une belle propagande qui a conduit plus d'une fois au désastre. Triste anniversaire, triste démonstration.

— Pamphlet de Verdun

Bureaucrates, technocrates et autres -crates, taupes aveugles dans vos galeries, retranchées derrière des barbelés de papier, vous qui lancez au hasard des salves de décrets, tirez des balles de prunes et des obus de règlements, larguez des bombes de normes ou lâchez des nuées toxiques de formulaires, votre combat n'a pas plus de sens que le vrai Verdun. Pas de sens non plus de vouloir vous résister, à vous qui cherchez à nous empêcher de penser, à nous empêcher de vivre. Vous voulez le pouvoir, non pas le pouvoir *pour* le peuple mais le pouvoir *sur* le

peuple, pouvoir vide, pouvoir vain car contraindre n'est pas guider. Je pars avec mes amis loin de vous, assassins de liberté qui mourrez emberlificotés dans vos calculs ou noyés dans vos manigances.

Treffiat, 20 mars 2016.

La porte est restée entrebâillée. Trois poèmes sont nés dans l'heure. Au petit matin, j'ai demandé à mon inconscient foisonnant de laisser entrouvert le passage vers le conscient. Il m'a écouté. À l'image de la porte, je préfère celle de l'éstran. La marée de l'inconscient recouvre le conscient pendant son sommeil. Quand elle se retire à l'aurore, émerge peu à peu ici une île, là un rocher, un galet de conscience qui se retrouve entouré de l'incommensurable richesse de l'océan inconscient.

Treffiat, 21 mars 2016.

Avoir raison : je possède le droit puisque je suis dans le vrai, vous devez m'écouter et changer, je suis le modèle.
Être d'accord : je suis en accord avec... notion de lien et d'ouverture, place à d'autres possibles, je peux prendre votre exemple.

Modèle : vous devez m'imiter, progrès en apparence, copie jamais conforme, effacement du soi.

Exemple : je suis ce que je suis, je ne démontre rien, prenez ou ne prenez pas, développement du soi.

Treffiat, 18 avril 2016.

Nous agissons selon nos idées. Elles sont influencées par notre environnement et le regard que nous portons sur lui, donc asservies par un poids bien grand pour notre libre arbitre.

Treffiat, 19 août 2016.

Paf! en pleine gueule... au moment où l'on est à cent lieues de s'en douter, le serpent de la jalousie vient de mordre. Son venin affecte autant le mordu que le mordre. L'un chancelle sous le coup, l'autre s'enfle sous l'effet de la drogue. Qui va tomber? Les deux. La guérison est longue...

Je retrouve une petite phrase écrite un an auparavant sur ce sujet: J'ignore bien des choses, je le sais, mais là j'étais perdu, égaré dans un monde parallèle étranger au mien. Je n'avais plus qu'une envie, fuir, sortir de ce mauvais rêve et la retrouver comme je l'avais rencontrée, simple, elle-même, proche de moi.

Treffiat, 5 novembre 2016.

Construire sa vie... Que feras-tu? Des murs ou des ponts?

Treffiat, 8 novembre 2016.

Si tous les êtres vivants sont liés, par exemple nous avec les bactéries et celles-ci aussi avec les plantes, si on admet qu'un individu indépendant n'existe pas, alors on peut légitimement considérer le vivant comme un super-organisme qui englobe tout. Gaïa est un très joli nom pour ça.

Treffiat, 19 décembre 2016.

Comment faire comprendre à un interlocuteur que, lorsque nous discutons, je constate et ne juge pas? Pourquoi choisit-il presque systématiquement la seconde option? Pas facile de dialoguer. Faut-il inventer un autre vocabulaire? un autre ton de voix pour lever l'ambiguïté?

Treffiagat, 7 février 2017.

Agile, souple, léger, ouvert, tolérant, joyeux... des mots à se répéter tous les jours en se levant.

Treffiagat, 19 février 2017.

La plainte n'est pas une bonne vendeuse.

Treffiagat, 24 février 2017.

Le passé est dépassé, hier a vécu à des millions de kilomètres de l'endroit où je suis maintenant. Existe-t-il encore? ou est-il définitivement trépassé? Quand nous voudrions remonter le temps, saurons-nous un jour y repasser?

Treffiagat, 1 mars 2017.

Être le meilleur ou s'améliorer? Un vrai choix car les deux ne sont pas très compatibles, le premier est compétitif, le second n'implique pas les autres, il est plus intime, plus philosophique. Il me convient mieux.

Treffiagat, 8 mars 2017.

Les mots fantômes...

Rien n'existe que dans ses quatre lettres, *personne* est à la fois absence et quelqu'un, *secret* s'évapore dès qu'on le découvre, *désir* s'évanouit dès qu'il est assouvi.

Treffiagat, 17 mars 2017.

— Le créateur construit. En créant il se crée lui-même, c'est sa raison première. D'autres s'approcheront de son œuvre ou pas, son geste sera d'autant plus apprécié qu'il sera authentique. Le créateur ne construit jamais en fonction des autres et pourtant il donne, il se donne lui-

même.

— Un livre est comme un enfant, *una criatura*, une créature comme on dit en espagnol. On le crée avec amour, mais une fois né, nul ne sait ce qu'il deviendra.

— Elle est exubérante, c'est sa façon de vivre. Pour elle une fleur est un bouquet, un amour une passion, un changement une révolution, un plaisir une extase. Dans le malheur elle est excessive. Quand elle est malade, elle meurt trois fois par jour, un accident équivaut à la fin du monde, une égratignure est une future amputation. Elle est comme ça. Je l'aime.

— Osti d'cris de tabarnak Osti d'calisse de viarge (bis) Osti d'calvaire Osti d'ciboire calisse de tabarnak Osti d'cris de tabarnak Osti d'calisse de viarge... les Québécois chantent leurs jurons sous une grosse averse de neige. J'adore. Que nous sommes timorés, nous les cousins d'en face avec notre rabougri sapristi (déformation pudique de sacristie)!

St Guénolé, 12 mai 2017

— Je ne peux donner que ma propre version de mon univers, d'où ma singularité. Je suis dans le tout, tout est dans un. Nos univers découlent des précédents, se fondent dans les autres contemporains. Images de la vie qui ne cesse de s'épandre, se répandre, se multiplier, se fondre, resurgir là où on l'attend le moins, prendre des formes inimaginables.

— L'utopie : on a beau regarder en avant, on ne la voit pas. Normal, elle n'est pas devant mais sur une autre voie. Il faut arriver à sa hauteur pour le savoir. Ensuite tout va très vite. Lao-Tseu avait raison, la vie est un long chemin aux bifurcations nombreuses, le choix est là. Un

carrefour, c'est très important.

— Après avoir lu l'excellent livre –pour moi– de Dos Santos *La formule de dieu* p350). Le détail est important mais jamais suffisant pour rendre compte de la réalité. Toujours garder à l'esprit la grande image pour replacer ce détail dans son contexte.

St Guénolé, 14 juillet 2017.

Dans notre maison à nous depuis trois jours... On y est bien, mais je peine à sentir que ces murs nous appartiennent pour un temps. S'il me fallait l'abandonner demain, je crois que je l'oublierais vite. Pourtant nous nous y installons naturellement. Ma femme s'assoit à la table à sa place, je fais de même, comme si la maison décidait pour nous. Nous l'écoutons, nous la ressentons, elle nous indique où poser le bureau, la bibliothèque ou bien le lit, l'orientation à leur donner.

St Guénolé, 16 juillet 2017.

Fête des brodeuses à Pont l'Abbé. Musique, costumes colorés, atmosphère bon enfant tempérée par quelques touristes râleurs, un spectacle de jeunes Malais battant d'énormes tambours chinois d'où se dégagent énergie, souplesse, naturel, joie... En mimant la migration chinoise vers ce pays, l'un d'eux frappe une tôle avec deux brins de bambou : claquement de fusil qui efface immédiatement la fête et me transporte chez les Khmers rouges et leurs horreurs. Ce jeune ignorera toujours qu'il m'a fait pleurer.

St Guénolé, 22 octobre 2017.

Beaucoup de documentaires écolos sur le dernier ceci,

le dernier cela. On nous dit que 75% des insectes ont disparu en trente ans... à quand le docu sur le dernier humain ?

St Guérolé, 4 novembre 2017.

Je repense à l'enterrement de mon père le mois dernier. Mort attendue après 97 ans. La cérémonie a été sereine, je lui ai joué un air de cornemuse. Quelques larmes au coin des yeux, signe de l'émotion du moment plutôt que de tristesse. Je crois qu'il aurait apprécié.

St Guérolé, 26 novembre 2017.

Dieu a fait l'homme à son image, me serinait-on au catéchisme. Je crois qu'en fait c'est exactement l'inverse. Les humains se sont fabriqué des dieux à leur propre image, il suffit de comparer les différentes divinités du monde. Exception peut-être chez les animistes qui ont compris que le divin était, justement, l'incompréhensible.

St Guérolé, 4 février 2018.

Se découvrir, un mot à double sens très intéressant. S'ouvrir, se dénuder, se montrer tel que l'on est, mais aussi se connaître, s'explorer (sexe-plore ?), plonger en soi-même, se découvrir donc peu à peu... Voilà peut-être la vraie quête de l'écrivain.

St Guérolé, 6 février 2018.

Les Sumériens et les Chinois utilisent le même mot pour dire *devant* et *avant*, *derrière* et *après*. Le passé est donc devant, logique, on le voit, le futur invisible derrière... Une idée entendue à la radio, fort intéressante pour moi qui plonge depuis deux ans dans la vie de mes ancêtres.

St Guénolé, 20 février 2018.

Si tout est relié et que rien n'est immobile dans notre univers, alors,

- l'absolu n'existe pas, tout est relatif, vérité incluse.
- la mort n'est qu'un changement d'état et le passé existe en moi.
- l'individu est une illusion en tant qu'entité indépendante.
- mouvement dans mes neurones : l'intelligence est là.
- le corps social est formé par des individus reliés. Je le nourris comme il me nourrit.
- en aucune façon je ne peux être objectif.
- j'ai une place et un rôle dans ce monde.

St Guénolé, 6 mars 2018.

Ma réponse à une demande de pétition pour interdire l'herbicide dicamba :

Monsanto a été très content des pétitions pour interdire le roundup et supprimer ainsi la concurrence vu que la licence avait expiré. On lui a donc ouvert le chemin. Au lieu de dire non aux herbicides, disons oui au bio et boycottons simplement les produits qui ne le sont pas. Signons des engagements personnels plutôt que (en plus) des pétitions.

Signé : la cigogne philosophicoteuse

Commentaire d'un ami agroécologue :

Tu es bien sévère ! depuis de nombreuses années, je constate quotidiennement dans mon activité les dégâts sur le vivant de tous les poisons en -cide et leur impact sur la biodiversité de notre chère Pacha Mama.

Le glyphosate, utilisé partout dans les campagnes (agriculteurs mais aussi jardiniers, municipalités, etc.) a telle-

ment agi sur la microfaune et microflore des sols que les aliments distribués au bétail non seulement avaient une valeur nutritionnelle affaiblie mais devenaient perturbateurs du système immunitaire non-spécifique.

Même si une pétition ne suffit pas elle peut fédérer des gens sur des préoccupations communes ou interpeller les indécis. Les boîtes comme Monsanto ont toujours une parade dans leur poche car ce sont des malades dénués de conscience. Naturellement la sobriété et le boycott quotidien du consumérisme est plus efficace. Nous le pratiquons depuis 45 ans.

Ma réponse :

Bien sûr, je suis d'accord. Je voulais seulement provoquer car je m'aperçois que beaucoup signent des pétitions d'un geste de consommateur (en un clic...) sans chercher plus loin, le syndrome de la bonne conscience quoi!

De plus je me demandais quel serait l'effet d'une pétition sur, disons les députés européens, si un million de personnes signaient non pas contre quelque chose mais pour un engagement personnel, une sorte de reconnaissance d'une résistance, du genre : «Messieurs les députés, à partir de maintenant, nous, citoyens du monde, nous engageons à agir en fonction du bien-être de notre environnement (donc du nôtre), des besoins des autres, où qu'ils se trouvent sur la planète, et de ceux qui nous succéderont. À vous de garder cela à l'esprit quand vous voterez en notre nom»

Un bien vaste programme je reconnais, qui se déclinerait différemment suivant les individus et les sociétés.

Tout ceci non pas *au lieu de* (je respecte les militants tout en sachant qu'ils peuvent se tromper, cf l'Histoire), mais en outre nous avons un besoin urgent de philosophie.

St Guérolé, 29 mars 2018.

Lorsque j'évoque l'ASPA (Aide Sociale aux Personnes Âgées) soit un montant de 800 euros par mois, on me renvoie souvent le classique «alors c'est moi qui paye pour te maintenir!».

Calculons: s'il y a environ 20 millions de contribuables imposables en France (2017), la part de chacun pour m'aider revient à 800 € divisé par 20 millions et multiplié par 12 mois, soit 0.00048 euros par personne et par an. Il faudrait donc 2083 ans à mon gentil interlocuteur pour me donner... 1 €. Je me dois donc de lui exprimer toute ma gratitude devant son immense générosité.

Ceci dit, je suis toujours étonné par notre incapacité à appréhender les très grands nombres comme les très petits.

St Guérolé, 12 avril 2018.

À la radio ce matin: on sait scientifiquement que l'inconscient influence sur le conscient et inversement. Je l'ai toujours su sans en être ...conscient. C'est mon estran du petit matin, quand l'inconscient se retire au réveil et laisse des traces créatives dans le conscient. Flux et reflux, marée spirituelle. Tout est lié, une fois de plus.

Je viens de compter le mot lié dans mes textes : seize fois!
Le vieux a tendance à radoter...

St Guérolé, 30 avril 2018.

Le krill dérive au gré des courants. Cette minuscule crevette réagit avec ses voisines aux différences de température, salinité, etc.

L'esprit humain, lui, dérive au gré des courants de pensées. L'individu réagit comme ses voisins aux différences

culturelles, familiales, etc.

Nous sommes tous du krill, question d'échelle, rien de plus.

St Guérolé, 21 mai 2018.

Donner pour recevoir, donner pour grandir, donner pour se comprendre. Donner, un mot qui ne se met pas en avant, qui résonne d'un son grave et qui porte loin, comme le bourdon du beffroi.

St Guérolé, 25 mai 2018.

Plus une société est complexe, plus il y aura de trains d'idées circulant en elle. La plupart des individus se contentent de monter dans ces trains qui se croisent et s'entrecroisent. Les passagers agitent des drapeaux pour rallier les autres et conspuent ceux qui ne veulent pas monter dans leur wagon. Une fois embarqué, il est difficile d'en descendre.

Trains des pro-life, des LGBG, des homophobes, islamophobes et autres -phobes, des néo-nazis, des pro et contre Européens, des défenseurs des armes, des anti-réchauffement, des économistes atterrés, des fanatiques religieux ou politiques, des vegans, des L214, des féministes, des child-free, des paritaires, des égalitaires, des sectaires... liste infinie.

Semblables aux courants marins, les idées circulent mais ne se mélangent pas. Pour mieux les (dis)cerner, il faut les survoler.

St Guérolé, 18 juin 2018.

Le maillon ! Moi qui suis persuadé que tout est lié et rejette la notion d'individu, comment n'avoir pas trouvé

ce mot plus tôt? Maille, maillon, une individualité qui ne fait sens qu'avec l'ensemble. Cerise sur le gâteau, la notion de fin, de mort qui tant effraie nos sociétés individualistes à outrance, disparaît d'elle-même. Je reçois, je transmets, je me prolonge dans cette transmission. J'ai reçu de mes ancêtres, mes enfants ont une part de moi. Maillon est un peu trop linéaire, maille va au-delà en ajoutant une notion de transversalité. L'environnement (au sens large) intervient alors, et j'interviens sur lui aussi. L'expression «tissu de la vie» prend ici tout son sens.

St Guénolé, 27 juin 2018.

Une superbe journée à Menez Meur pour le rassemblement annuel des sonneurs. Les hêtres alignés sur le faite des murs moussus vibrent au son des cornemuses. Comment ne pas ressentir l'énergie qui s'en dégage, s'amplifie et pénètre nos esprits? Lorsque tout est en phase et que l'harmonie est là, se laisser porter, se sentir humain et arbre à la fois, danser.

St Guénolé, 7 juillet 2018.

Répétition de musique en plein air dans l'arrière-port du Guilvinec. Tandis que mes camarades s'exercent sur un air que je ne connais pas encore, j'en profite pour admirer les bateaux couchés dans la prairie d'algues à marée basse. Dans l'eau claire, des muets vagabondent, souples et agiles. Soudain un poulpe d'une cinquantaine de centimètres fuse entre deux paquets d'algues. Peau rouge orangé, yeux proéminents bien visibles, il cherche ses proies tranquillement avant de se poser en parapluie sur le sable clair. C'est la première fois que j'en vois un à l'état sauvage. Animal splendide qui me subjugué, je

ne peux m'empêcher d'appeler mes collègues pour venir l'admirer.

St Guérolé, 25 septembre 2018.

Empires, emprise. Anagramme qui résume tout.

St Guérolé, 15 octobre 2018.

Alors que naissait mon ancêtre Marie Le Moine en 1694, on entendait par *aliment* tout ce qui est nécessaire pour vivre normalement. Se nourrir, mais aussi s'habiller, s'abriter, liste matérielle à laquelle on peut ajouter les nourritures spirituelles et sociales, et enfin l'entretien de liens sains avec l'environnement. Un tout donc. Comment pourrais-je vivre normalement si je néglige ne serait-ce qu'un seul de ces aspects ?

Le lien, encore et toujours...dans l'espace, le temps, la pensée. Lien à l'image des connexions de nos neurones, innombrables, improbables, jouissives ! Tout me nourrit comme je me dois de nourrir les autres aussi si je ne veux pas m'étioler.

St Guérolé, 2 novembre 2018.

— Prémises et prémices... même son, deux sens : poser avant ou recueillir les premiers résultats, la semence et le premier fruit en quelque sorte.

— J'ai fait un rêve imbécile mais curieux : un couloir, une femme qui s'approche en boitant, une autre invisible à ma droite. Lorsque la première arrive à ma hauteur, je lance une allusion minable à sa boiterie «alors, on a un pneu crevé?». «Un peu éculée cette méthode de drague», réplique la seconde qui n'a pas compris ma vanne. Je me réveille, stupéfait. Comment une pensée

étrangère a pu se glisser dans mon rêve ?

St Guénolé, 17 décembre 2018.

Oisif... un joli mot chantant, léger, qui invite au rêve. Oiseux est son frère. De là à l'oiseau, le pas est vite franchi, même si les étymologies sont différentes. J'ai bien envie de me les approprier, de les réhabiliter aussi depuis que la tyrannie du travail les a rejetés dans l'ombre. Ne rien faire, c'est mal me serine-t-on (encore un oiseau caché) depuis mon enfance, raison de plus pour en douter.

St Guénolé, 21 décembre 2018.

Le calme avant la tempête. Tant qu'on s'en tient à observer le ciel au-dessus de sa tête, on ne peut avoir une idée du temps qu'il fera, pour cela il faut s'élever par le biais des satellites. Ce qui est vrai en météo l'est aussi en politique. À quand un satellite qui observerait la folie humaine ?

St Guénolé, 31 décembre 2018.

J'ai tué...

Le ragondin étranglé par le collet que je resserre, la poule au cou tranché par la hache sur le billot, le lapin au crâne fracassé d'un coup de trique, la portée de petits chats dans un sac lancé contre le mur, l'aigrette blessée achevée avec la rame de la pirogue, le singe hurleur transpercé de plusieurs tirs de 22 et qui s'accroche encore à sa branche tout là-haut, la forêt s'enfuyant de ses pupilles pendant qu'il se vide de son sang. J'ai tué... d'autres encore dont je me souviens, on n'oublie pas la mort.

Mais jamais par plaisir. Les animaux domestiques à la demande de ma mère qui répugnait à telle besogne,

j'étais l'aîné. Les autres, c'était en brousse, nous devons manger, à ceux-là j'ai demandé pardon avant de tirer. Finalement c'est le ragondin qui a le plus marqué mes douze ou quatorze ans. Il est tombé dans le piège que j'avais tendu dans le vieux chemin envahi d'orties et de branches mortes. Excitation devant la proie, panique de l'animal qui se débat en vain dans son collier mortel. Alors j'ai serré. Son corps est devenu flasque, mon esprit aussi en quelque sorte, vidé, abasourdi par ce que je venais de faire. Pourtant j'avais déjà observé sur la plage des petits Parisiens ôter une par une les pattes d'un malheureux crabe, ou mon cousin abattre merles et rouges-gorges d'un jet de fronde. Par plaisir, par bêtise. J'en avais été horrifié et maintenant je venais de les imiter. La honte de ce souvenir est toujours là.

Vingt ans, service militaire obligatoire, nous jouons à la guerre sous le regard des officiers. L'ennemi approche, nous en embuscade. Ils tombent dans le piège, nous tirons, à blanc bien sûr, mais nous tirons. Le ragondin me revient à l'esprit et d'un coup je prends conscience qu'en cas de conflit réel, je n'aurais pas hésité une seconde. Cette nuit-là, dans la chambrée, j'ai compris comment l'humain est amené à perpétrer les pires atrocités lorsqu'il se trouve dans certaines conditions. Ne m'estimant pas différent des autres, je me souviens avoir décidé qu'en cas de guerre, je déserterais.

Plus tard dans ma vie professionnelle, j'ai tué la terre et des millions d'êtres en pulvérisant du DDT au-dessus des champs de coton, de soja ou de canne à sucre. Tous ces cadavres que je n'ai jamais vus m'ont poussé à devenir écolo. De la mort peut naître la conscience.

Maintenant, à soixante-dix ans, je salue les arbres et aide

l'araignée à sortir de la maison.

St Guénolé, 10 février 2019.

Une longue conversation par Skype avec mon fils en Bolivie. On lui demande de faire des photos pour augmenter le tourisme d'une région, un bon job bien payé. Mais avant d'accepter, il se demande quelles en seront les conséquences éthiques, écologiques et sociales. Je suis très fier de mon fils.

St Guénolé, 21 février 2019.

L'industrie agit à grande échelle pour être compétitive, autrement dit écraser les concurrents, presser les fournisseurs, récompenser les actionnaires. Échelle inhumaine, d'où le malaise des travailleurs réduits aux maillons d'une chaîne qu'ils ne maîtrisent ni ne comprennent.

Ce que fabrique l'industrie, ce sont des produits. En restant dans cette logique, elle a échoué lamentablement en voulant produire du vivant. Il est temps de rendre la vie aux sols, d'épargner les souffrances animales, de rendre leur fierté aux agriculteurs.

St Guénolé, 13 mars 2019.

Qui n'a pas entendu cette phrase «Il a de bonnes dents, elles sont solides»? Ce n'est pas la dent qui est en cause, mais la flore microbienne propre à chacun qui protégera notre dentition. Dans bien des cas, l'ami ou l'ennemi n'est pas celui qu'on croit.

St Guénolé, 13 mai 2019.

Converser : se tenir habituellement dans un lieu, vivre avec quelqu'un. Conversation : commerce, intimité, fré-

quation. Deux étymologies latines qui ont pris le sens d'échange au fil des siècles. Voilà pourquoi converser est si important pour les humains. J'apporte du mien, tu apportes du tien, chacun prend de l'autre ou non mais il en résulte toujours un enrichissement pour les deux.

St Guénolé, 5 juin 2019.

Une forêt en Pologne, un arbre mort gît sur le sol. Autour de lui de nombreuses plantes et arbrisseaux succulents pour les cerfs, et pourtant ceux-ci évitent le lieu par peur du loup qui pourrait y être à l'affût. Le vieux tronc a son utilité même dans la mort. Qu'en est-il de nos vieux à nous ?

St Guénolé, 8 juillet 2019.

Je découvre l'ensemble baroque *Fantasticus*. Comment les vibrations d'un assemblage de carbone, hydrogène et oxygène (nos corps à nous) peuvent-elles se sublimer en une musique (vibrations) aussi divine (vibrations aussi) ?

St Guénolé, 1 septembre 2019.

Mon grand-père paternel était trop vieux pour participer à la Première Guerre mondiale, mon grand-père maternel trop jeune. Pendant la Seconde, il aurait peut-être suffi que l'un des bombardiers américains largue sa cargaison une seconde plus tard pour que mon futur père ne revienne pas de Berlin. Ma mère a été fécondée par un beau jour de mai, ni avant ni après. Et moi je suis l'émanation de toutes ces circonstances. Fruit du hasard.

Léchiagat, les Brisants, 16 septembre 2019.

Que faire quand on (re)trouve devant soi l'espace, la li-

berté d'être ? Quels sont les premiers sentiments qui affleurent, qui m'effleurent ? Peur ? appréhension ? joie ? plénitude ? étonnement ? invitation au voyage ? Ne pas trop penser, s'abandonner au plaisir de courir pour rien, découvrir le ciel, la terre, les autres, s'étonner, oh oui s'étonner d'y trouver sa place, s'y poser dans le calme, se relier à l'univers... non, *aux* univers. Privilège de l'auteur que de créer le sien. Qu'y versera-t-il ? En principe ce qu'il possède déjà. L'un jouera à Dieu et organisera tout dans les moindres détails, quand l'autre se laissera flotter dans le vide et s'émerveillera des mondes nés de sa simple présence. L'observateur ne peut être séparé de ce qu'il observe a écrit Heisenberg. Le roman devient alors interaction entre l'auteur et ses personnages, liés à jamais. Un personnage serait-il une porte vers l'inconscient de l'auteur ?

Le Guilvinec, 1 novembre 2019.

L'épouvantail ricane dans la rue, démangeaison des neurones de certains passants. La cause de leur allergie ? Ni la fête, ni l'épouvantail et sa ridicule citrouille, mais le commerce qu'on en fait. Le fric s'est insidieusement infiltré partout et nous engluie dans l'immédiat. Beaucoup se sont laissés prendre et en bavent de jouissance, oublieux de... la vie, la vraie. Un oiseau englué ne peut voler. Rien à faire ? la partie est foutue ? Après tout, nos ancêtres parcouraient librement le monde dans l'heureuse ignorance de l'argent, alors comment en sommes-nous arrivés là ?

Un bon sujet de méditation : Imaginer un voyage vers le passé, changer nos regards pour percevoir d'autres valeurs, les suivre, observer leurs fils qui passent par le

goulet de nos existences et se perdent dans les brumes du temps à venir. Passé, présent et futur sont ainsi liés en une trinité indissociable. Le présent n'est que le métier sur lequel nous tissons ces fils dont la texture et les couleurs choisies façonneront l'étoffe du futur. S'asseoir, savourer cette continuité rassurante où chacun possède la faculté d'en changer les motifs, trouver sa place dans la vie.

St Guénolé, 27 janvier 2020.

On vient juste de m'annoncer la mort attendue de ma mère. Comment le vide peut-il faire mal ?

St Guénolé, 5 février 2020.

La nature n'existe pas selon Philippe Descola. Provocateur mais tellement vrai. Son idée ? Nous sommes tous parents, parents des arbres et des loups, parents des fourmis et des «sales microbes». Nous existons ensemble, ce n'est pas nous *et* la nature.

Suivant cette philosophie – car c'en est une –, n'agissons pas pour protéger la nature, mais interagissons avec les autres êtres vivants. Lorsque nous aurons compris et assimilé réellement au plus profond de nous ce que tout peuple dit primitif sait depuis des millénaires, alors pourrons-nous guérir enfin. La véritable pensée écologique n'est rien d'autre. Comment ne pas se sentir bien et heureux ainsi relié à cette formidable diversité qui nous entoure ? La prochaine fois que j'utiliserai une éponge naturelle pour me laver, je n'oublierai pas que nous avons un(e) ancêtre commun et qu'elle est ma cousine. Stupide ? non, l'humour est un ingrédient important de la pensée.

St Guénolé, 4 avril 2020.

Assis dans le jardin pour profiter du soleil, j'ai une sensation bizarre de déjà-vu. Le silence ! Plus de voitures, plus d'avions zébrant le ciel. En cette pandémie où la moitié de la planète est confinée, je viens de retrouver le silence de mon enfance. Silence n'est pas absence mais une trame où se posent les bruits naturels : un chant d'oiseau, un aboiement, le bruissement des feuilles dans les arbres, une engueulade au coin de la rue, tous ces menus bruits familiers et vivants qui nous entourent. Nos bruits modernes sont trop agressifs et déchirent la délicate maille de cette trame.

St Guénolé, 16 janvier 2021.

— En 2020 la planète nous a envoyé un sérieux avertissement sous la forme d'un virus. Désarroi des gens. Ici par limitation de leur confort, «figurez-vous qu'on ne peut plus programmer ses vacances!», ailleurs parce qu'ils ont perdu leur gagne-pain et que la faim menace depuis que le monde s'est confiné.

— Mort de ma mère l'an passé, arrivée du Covid 19, raideurs et fatigue ...pour la première fois je me suis senti vieux.

St Guénolé, 18 janvier 2021.

Je suis un arbre. Si mes branches ont déjà porté des fruits, c'est en grande partie grâce à mes racines. De là mon intérêt pour la généalogie ?

St Guénolé, 1 février 2021.

Le moment d'un verdict. Devant nous le médecin. Le cancer a métastasé.

St Guénolé, 8 février 2021.

La trace... «j'y pense et puis j'oublie, c'est la..., c'est la vie» chantait Jacques Dutronc. Qu'est-ce que l'oubli? le vide, le néant? Tomber dans l'oubli... Écartons-nous nos pensées pour nous en libérer en les poussant dans « l'oubliette» de nos consciences? ou bien l'oubli est-il un lieu d'archives qui ne demandent qu'à resurgir dans nos mémoires pour qui en a la clé?

Souvenir, de *sub venire*, qui vient du dessous. L'oubli peut être permanent si nous ne le sollicitons pas, mais il est plus souvent paravent, éclipse, rideau, cachette, tapis, cave. Fouiner, piocher, interpréter, rassembler, restaurer, ramener à la lumière, autrement dit (faire) renaître. Retrouver le perdu, réécrire l'obliéré, renouer avec eux pour mieux comprendre qui nous sommes, et construire le présent en y insérant des briques du passé.

St Guénolé, 8 février 2021.

Retour sur l'oubli : le temps est le meilleur des solvants, il n'est donc pas oubli mais transformation.

St Guénolé, 22 janvier 2022.

Ma nièce allemande est ici pour deux mois. Elle me fait penser à Maria, mon amie journaliste. Ces jeunes n'ont pas envie de se laisser faire et me redonnent espoir. On va y arriver !

À mon fidèle Moleskine : tes pages sont pleines de mes élucubrations, et maintenant je dois te remplacer. Toi qui m'as accompagné partout, je ne t'ai pas souvent relu. Un jour peut-être d'autres le feront.

Merci camarade !

Dépôt légal février 2022
jammeslois@gmail.com
100 exemplaires par BookPress.EU
ISBN 978-2-9577306-6-7

*...des pensées prises au vol,
comme des papillons,
au gré des moments, au gré des lieux,
voilà le journal de Lug,
son regard sur le monde,
l'écoute de son cœur.*

*Bien que suite logique
du «Carnet oublié»
du même auteur,
ce livre peut être
lu séparément.*

U



12 €



histoire d'écrire